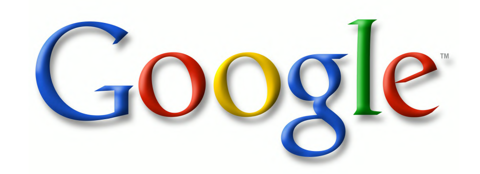
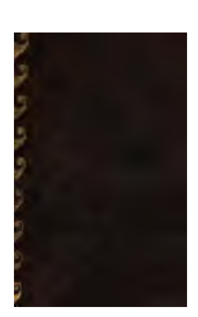
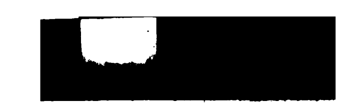





TAYLOR
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

5/-



L'HOMME

)ES CHAMP

OU

LES GÉORGIQUES

FRANÇOISES.



Se trouve chez les Éditeurs,

Levrault, frères, *imprimeurs-libraires*, à Strasbourg, rue des Juifs, n.° 33;

Decker, *imprimeur-libraire*, à Basle, auquel on s'adresse pour l'Allemagne et la Suisse;

Et chez les libraires suivans:

À Paris, chez Levrault, frères, Quai Malaquai, au coin de la rue des Petits-Augustins;
chez Fuchs, maison de Cluny; rue des Mathurins;
chez Pougens, Quai Voltaire, n.° 10;

À Bordeaux, chez Audibert et Burkel;

À Lyon, chez Bruyset, l'aîné, et compagnie;

À Bruxelles, chez Lecharlier;

À Liége, chez Cerfneux.

OU

LES GÉORGIQUE

FRANÇOISES;

AR JACQUES DELILL



Se trouve chez les Éditeurs

LEVRAULT, frères, *imprimeurs-libraires*, à STR
Juifs, n.° 33;

DECKER, *imprimeur-libraire*, à BASLE, au
pour l'Allemagne et la Suisse;

Et chez les libraires suivans

A PARIS, chez LEVRAULT, frères, Quai Mala
la rue des Petits-Augustins;
chez FUCHS, maison de Cluny; ru
chez POUGENS, Quai Voltaire, n.°

A BORDEAUX, chez AUDIBERT et BURKEL;

A LYON, chez BRUYSET, l'aîné, et compagn

A BRUXELLES, chez LECHARLIER;

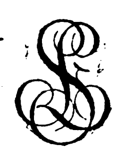
A LIÉGE, chez CHEFNEUX.

L'HOMME DES CHAMPS,

OU

LES GÉORGIQUES FRANÇOISES;

PAR JACQUES DELILLE.



A STRASBOURG,
DE L'IMPRIMERIE DE LEVRAULT.
AN VIII. 1800.



d'esprit, qui a rempli avec succès de grandes places, et qui a écrit sur divers objets avec autant d'intérêt que d'élégance, a dit, dans des Considérations sur l'état de la France : « M. l'abbé Delille jouiroit de la plus haute « réputation s'il eût composé de lui-même « au lieu de traduire, et s'il eût traité des « sujets plus intéressans. »

Il faut recevoir les éloges avec modestie et réfuter avec calme les critiques injustes. Peut-être ma réponse à M. de M., en me disculpant des reproches qu'il me fait, pourra-t-elle établir quelques principes de goût, ou trop oubliés ou trop peu connus,

peu intéressant? Il est bon de remonter un peu plus haut pour apprendre au public, et peut-être à M. de M. lui-même, la source de cette erreur; et cette discussion peut avoir son utilité.

Il n'est que trop vrai que quelques genres privilégiés, la tragédie et la comédie, les romans, et les poësies nommées fugitives, ont long-temps exercé presque exclusivement tous nos poëtes: les gens du monde, de leur côté, ne se sont guère occupés d'aucun autre genre de poësie. Aussi, tandis que nos voisins se glorifioient d'une foule de poëmes étrangers au théâtre et à la poësie légère, notre indigence en ce genre étoit extrême, et quelques épîtres de Voltaire sur des sujets de morale ne nous avoient pas suffisamment vengés.

Cette réflexion, déjà si importante sous le rapport littéraire, l'est encore davantage sous ses rapports moraux et politiques: ce goût prédominant pour les poësies légères et

... qui s'est conservée au mi
s plus terribles circonstances. C'est p
le qu'il n'y a point eu de révolution.
ous a vus plaisanter sur des crimes atroc
nt nous n'aurions dû que frémir ; on
is du ridicule à la place du courage ; et
uple malheureux, et si obstinément ga
iroit pu dire aussi :

« J'ai ri, me voilà désarmé ! »

PIRON, *Métromanie.*

A l'égard des romans et des ouvrages d
tre, l'amour exclusif de ce genre de litt
re est peut-être plus dangereux encor
accoutument l'ame à ces sensation
ntes si opposées ...

[redacted]

désordonnés, que cherchent à exciter les représentations théâtrales et les narrations romanesques, arrivoit une révolution inattendue, toute modération en seroit probablement bannie. On verroit souvent les assemblées publiques dégénérer en représentations théâtrales, les discours en déclamations, les tribunes en loges, où les huées et les applaudissemens seroient prodigués avec fureur par les partis opposés; les rues même auroient leurs tréteaux, leurs représentations et leurs acteurs. Le même besoin de nouveautés se montreroit dans ce nouveau genre de spectacles; des scènes se succéderoient, chaque jour plus violentes, et les excès de la veille rendroient nécessaires les crimes du lendemain : tant l'ame, accoutumée aux impressions immodérées, ne sait plus s'arrêter, et ne connoît plus que les excès pour échapper à l'ennui!

Il est donc utile d'encourager d'autres genres de poësie, de ne pas rebuter par

arts, les préceptes de la morale ou les douces occupations de la vie champêtre Telles sont les Géorgiques de Virgile : tels sont, avec la double infériorité et de notre langue et du talent de l'auteur, le poëme les Jardins et les Géorgiques françoises La personne éclairée que je prends la liberté de réfuter regarde le sujet du premier de ces deux ouvrages comme peu intéressant Veut-elle dire qu'il ne peut exciter ces secousses fortes et ces impressions profondes réservées à d'autres genres de poësie? je suis de son avis. Mais n'y a-t-il que ce genre d'intérêt ? Eh quoi ! cet art charmant, le

[redacted]

bonnes tragédies : les Géorgiques et le poëme de Lucrèce, chez les anciens, sont les seuls monumens du second genre; et tandis que les tragédies d'Ennius, de Pacuvius, la Médée même d'Ovide, ont péri, l'antiquité nous a transmis ces deux poëmes, et il semble que le génie de Rome ait encore veillé sur sa gloire, en nous conservant ces chefs-d'œuvres. Parmi les modernes nous ne connoissons guère que les deux poëmes des Saisons, anglois et françois, l'Art poëtique de Boileau, et l'admirable Essai sur l'homme, de Pope, qui aient obtenu et conservé une place distinguée parmi les ouvrages de poësie.

Un auteur justement célèbre, dans une épître imprimée long-temps après des lectures publiques de quelques parties de cet ouvrage, a paru vouloir déprécier ce genre de composition. Il nous apprend que le sauvage lui-même chante sa maîtresse, ses montagnes, son lac, ses forêts, sa pêche et

...... qui sait voir les beau
la nature avec l'œil exercé de l'obser
ur et les rendre avec la palette brillan
e l'imagination; les peindre, tantôt av
s couleurs les plus riches, tantôt avec l
iances les plus fines; saisir cette corre
ndance secrette, mais éternelle, qui existe
itre la nature physique et la nature morale,
tre les sensations de l'homme et les
vrages d'un Dieu; quelquefois sortir
reusement de son sujet par des épisodes
s'élèvent jusqu'à l'intérêt de la tragédie,
jusqu'à la majesté de l'épopée! C'est ici
u de répondre à quelques critiques,
oins rigoureuses; qu'on ...

Tout homme de goût sent d'abord qu'il étoit impossible de présenter un plan parfaitement régulier, en traçant des jardins, dont l'irrégularité pittoresque et le savant désordre font un des premiers charmes. Lorsque Rapin a écrit un poëme latin sur les jardins réguliers, il lui a été facile de présenter dans les quatre chants qui le composent, 1.° les fleurs, 2.° les vergers, 3.° les eaux, 4.° les forêts. Il n'y a à cela aucun mérite, parce qu'il n'y a aucune difficulté. Mais dans les jardins pittoresques et libres, où tous ces objets sont souvent mêlés ensemble, où il a fallu remonter aux causes philosophiques du plaisir qu'excite en nous la vue de la nature embellie et non pas tourmentée par l'art; où il a fallu exclure les alignemens, les distributions symétriques, les beautés compassées; un autre plan étoit nécessaire. L'auteur a donc montré dans le premier chant l'art d'emprunter à la nature et d'employer heureusement les riches

cement et le site, profiter de ses avan
, corriger ses inconvéniens; ce qu
la nature se prête ou résiste à l'imita-
; enfin la distinction des différens genres
rdin et des paysages, des jardins libres
es jardins réguliers. Après ces leçons
rales viennent les différentes parties
composition pittoresque des jardins:
le second chant a tout entier pour objet
ntations, la partie la plus importante
sage. Le troisième renferme les objets
hacun n'auroit pu remplir un chant
mber dans la stérilité et la mono-
tels sont les gazons, les fleurs

la sculpture, peuvent ajout
paysages. Ce qu'il y a de rema
que, sans que l'auteur se le
ce plan accusé de désordre
parfaitement le même que
poëtique, si vanté pour sa
effet Boileau, dans son pr
traite des talens du poëte
générales de la poësie; dans
le troisième, des différens gen
de l'idylle, de l'ode, de la
l'épopée, etc., en donnant
eu soin de le faire, à cha
étendue proportionnée à so
enfin le quatrième chant a

...goûtés ont cru trouver de
é dans les regrets que le poëte a
destruction de l'ancien parc de
auquel il a attaché des souvenirs
u'offroit de plus touchant et de
ieux un siècle à jamais mémo-
la peinture des impressions que
ous l'aspect des ruines, mor-
bsolument neuf dans la poësie
: plusieurs fois imité depuis en
vers. Elles ont cru en trouver
ture de la mélancolie, naturel-
ée par celle de la dégradation
vers la fin de l'automne. Elles
trouver dans cette plantation

fils; idée également neuve à l'époque où le poëme des Jardins a été composé, et également imitée depuis par plusieurs écrivains.

Elles ont cru en trouver dans l'hommage que l'auteur a rendu à la mémoire du célèbre et malheureux Cook. Elles en ont trouvé enfin dans l'épisode touchant de cet Indien qui, regrettant, au milieu des pompes de Paris, les beautés simples des lieux qui l'avoient vu naître, à l'aspect imprévu d'un bananier offert tout à coup à ses yeux dans le jardin des plantes, s'élance, l'embrasse en fondant en larmes, et, par une douce illusion de la sensibilité, se croit un moment transporté dans sa patrie.

D'ailleurs il est deux espèces de sensibilité. L'une nous attendrit sur les malheurs de nos égaux, puise son intérêt dans les rapports du sang, de l'amitié ou de l'amour, et peint les plaisirs ou les peines des grandes passions qui font ou le bonheur ou le malheur des hommes. Voilà la seule

précieuse. C'est celle qui
pand, comme la vie, sur toutes les part
un ouvrage : qui doit rendre intéressant
s choses les plus étrangères à l'homme
i nous intéresse au destin, au bonheur
la mort d'un animal, et même d'une
nte ; aux lieux que l'on a habités, où
n a été élevé, qui ont été témoins de nos
nes ou de nos plaisirs ; à l'aspect mélan-
que des ruines. C'est elle qui inspiroit
gile lorsque, dans la description d'une
qui moissonnoit tous les animaux, il
attendrit presque également, et sur le
u qui pleure la mort de son frère et de
mpagnon de travail ...

[redacted]

pour sa frêle et délicate enfance. Ce genre de sensibilité est rare, parce qu'il n'appartient pas seulement à la tendresse des affections sociales, mais à une surabondance de sentiment qui se répand sur tout, qui anime tout, qui s'intéresse à tout; et tel poëte qui a rencontré des vers tragiques assez heureux, ne pourroit pas écrire six lignes de ce genre.

Enfin vingt éditions de ce poëme, des traductions allemandes, polonoises, italiennes, deux traductions angloises en vers, répondent peut-être suffisamment aux critiques les plus sévères. L'auteur ne s'est pas dissimulé la défectuosité de plusieurs transitions froides ou parasites : il a corrigé ces défauts dans une édition toute prête à paroître, et augmentée de plusieurs morceaux et de plusieurs épisodes intéressans, qui donneront un nouveau prix à l'ouvrage. C'est surtout pour annoncer cette édition avec quelque avantage, qu'il

traduction des Géorgiques :
a est tout simple; cet ouvrage étoit de
ı invention, et on a préféré de lui céder
honneurs de la traduction.

Ce genre de composition, qui demande
auteurs d'un grand talent, veut aussi
lecteurs d'un goût exquis. Les prolé-
es de Rome pouvoient pleurer à la
ésentation d'Oreste et de Pylade; mais
appartenoit qu'à Horace, à Tucca, à
on, à Varius, d'apprécier les Géorgiques
rgile. Eux seuls et leurs pareils pou-
saisir ces innombrables beautés de
sans cesse renaissantes, cette



de l'intérêt à la formation d'un sillon ou à la construction d'une charrue.

Aussi ai-je peut-être un nouveau droit de me plaindre de l'homme estimable dont j'ai parlé plus haut, lorsqu'il a dit que je me suis trop occupé à traduire, sans parler du genre de traduction. Il est étrange que M. de M. n'ait pas daigné distinguer la traduction en vers des traductions en prose. Il n'y a pas un homme de lettres qui, sous le rapport de la difficulté vaincue, n'en connoisse l'extrême différence. Avec un peu plus d'attention M. de M. se seroit souvenu qu'au moment où cette traduction a paru, il n'existoit encore dans notre langue aucune traduction en vers des anciens poëtes, et qu'à cet égard notre littérature éprouvoit un vide inconnu dans la littérature étrangère et particulièrement dans la littérature angloise; il se seroit souvenu que la traduction d'Homère étoit de tous les ouvrages de Pope celui qui avoit le plus

n vers, celle des Géorgi
en avoit de particulières, qui ne permet
à aucun homme de goût de la confo
avec aucune autre. L'époque où l'aute
commencé sa traduction ajoutoit enc
la difficulté. Personne alors, excepté
griculteurs de profession, ne s'occup
'agriculture; nulle société, nulle acadén
e s'étoit consacrée à la théorie de ce premi
s arts; aucun livre encore, ou presque a
n, n'en avoit traité; les mots de ratea
herse, d'engrais, de fumier, paroissoie
as de la poësie noble : enfin l'agricultu
alors en pleine roture. Aussi un aute
ntreprendroit aujour...



faisant mieux, avoir moins de mérite, puisqu'il auroit moins de difficultés à vaincre, et ne travailleroit point avec cette hésitation qui refroidit la composition et affoiblit la verve poëtique.

Ajoutez à cela qu'il y a cent fois plus de difficultés à vaincre dans notre versification que dans toutes les langues du monde, et qu'il n'étoit pas facile de porter avec aisance et avec grâce ces entraves multipliées. Aussi doit-il être permis, ce me semble, à ceux qui ont essayé de vaincre ces obstacles, de se prévaloir des témoignages illustres qui peuvent les payer des efforts qu'ils ont faits, ou les consoler des critiques qu'ils ont essuyées. Qu'on me permette donc de citér une anecdote qui peut-être montrera quelle idée les esprits les plus distingués ont eue d'une traduction en vers des Géorgiques.

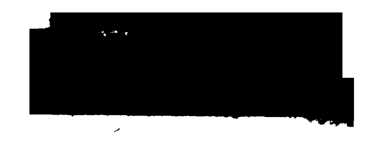
Lorsque, presque enfant encore, j'eus traduit quelques livres de ce poëme, j'allai trouver le fils du grand Racine. Son poëme

... haute idée de son g...
...e de ses talens. J'allai le trouver,
lui demandai la permission de le consul...
sur une traduction en vers des Géorgiqu...
« Les Géorgiques, me dit-il d'un ton sévè...
« c'est la plus téméraire des entrepris...
« Mon ami M. Lefranc, dont j'honore l...
« talent, l'a tentée, et je lui ai prédit qu'il
« échoueroit. [1] » Cependant le fils du grand
Racine voulut bien me donner un rendez-
...us dans une petite maison où il se mettoit
...retraite deux fois par semaine pour offrir
...ieu les larmes qu'il versoit sur la mort
... fils unique, jeune homme de la plus
...e espérance, et l'une des ...

combien mon entreprise lui
cieuse. Je lis, avec une g
une trentaine de vers. Il r
dit : « Non-seulement je n
« plus de votre projet ;
« exhorte à le poursuivre. »
de plaisirs aussi vifs en ma vi
vue, cette retraite modest
où ma jeune imagination c
semblées la piété tendre, la
et religieuse, la philosophie
paternité malheureuse, mais
le reste vénérable d'une i
prête à s'éteindre faute d'l
dont le nom ne mourra

de Racine je puis joindre ce de Voltaire et du grand Fréderic. Les rép tations inférieures, quand on les attaque, o sans doute le droit de se mettre à l'abri d grandes renommées qui veulent bien le protéger. Fréderic, qui avoit trop de goût pour ne pas sentir qu'il n'existoit alors dans notre langue aucun modèle de ce enre d'ouvrage, dit, après l'avoir lu, ce ot charmant : « Cette traduction est l'ou- rage le plus original qui ait paru en rance depuis long-temps. »

ant à Voltaire, tout le monde a lu, on discours de réception à l'acad



traduction me paroît à moi-même trop au-dessus de l'ouvrage, et n'a pas un rapport immédiat avec la difficulté de traduire en vers un ouvrage aussi étranger à notre langue que les Géorgiques. On verra combien il étoit frappé de cette difficulté, dans les phrases suivantes : « Je regarde la « traduction des Géorgiques de Virgile, par « M. l'abbé Delille, comme un des ouvrages « qui font le plus d'honneur à la langue « françoise, et je ne sais si Boileau lui-même « eût osé traduire les Géorgiques. » (*Let. à Chabanon.*) « Rempli de la lecture des « Géorgiques de l'abbé Delille, je sens tout « le mérite de la difficulté si heureusement « surmontée, et je pense qu'on ne peut faire « plus d'honneur à Virgile et à la nation. » (*Let. à l'Acad.*) On voit combien ce grand homme étoit loin de confondre cette traduction avec celle d'un roman, d'une histoire, ou même de tout autre poëme, quel qu'il puisse être : c'est qu'il sentoit mieux qu'un

.. gueuse fière, à qui m
e l'aumône malgré elle. »
qui peut servir encore à prouver
en cette traduction étoit difficile,
ue M. de Pompignan, comme me
prédit l'illustre fils de Racine, y a
tement échoué. La version qu'il en
iée est imprimée depuis plusieurs
, et à peine en connoît-on l'exis-
Cependant il s'en faut de beaucoup
poëte mérite le mépris que lui a
M. de Voltaire; et sa tragédie de
plusieurs de ses odes sacrées,
ombre de nos plus beaux monu-
aires: mais celui qui avoit



rigoureuses qu'il a faites, puisqu'elles n
valu l'occasion de me parer de suff
aussi illustres; ce que je n'aurois osé fai
n'eût déprécié le genre de travail dont j
suis occupé, qui a de si grands rap
avec l'ouvrage que je publie aujourd'h
dont il est temps de développer le pl
l'intention.

Ces nouvelles Géorgiques n'ont rie
commun avec celles qui ont paru jusq
jour, et le nom de Géorgiques, ains
dans d'autres poëmes françois, et par
lièrement dans le poëme des Saison
cardinal de Bernis, est employé ici da
sens plus étendu que son acception
naire. Ce poëme est divisé en quatre ch
qui, tous relatifs aux jouissances c
pêtres, ont pourtant chacun leur
particulier.

Dans le premier, c'est le sage qui,
des sens plus délicats, des yeux plus ex
que le vulgaire, parcourt dans

innombrables variétés les riches décorations des scènes champêtres, et multiplie ses jouissances en multipliant ses sensations; qui, sachant se rendre heureux dans son habitation champêtre, travaille à répandre autour de lui son bonheur, d'autant plus doux qu'il est plus partagé. L'exemple de la bienfaisance lui est donné par la nature même, qui n'est à ses yeux qu'un échange éternel de secours et de bienfaits. Il s'associe à ce concert sublime, appelle au secours de ses vues bienfaisantes toutes les autorités du hameau qu'il habite, et, par ce concours de bienveillance et de soin, assure le bonheur et la vertu de la vieillesse et de l'enfance. Cette partie du poëme a été lue plusieurs fois à l'académie françoise, et particulièrement à la réception du malheureux M. de Malesherbes. Je dois dire que toutes les maximes de bienfaisance et d'amour du peuple étoient vivement applaudies par tout ce qu'il y avoit alors

[redacted]

de plus considérable dans la nation. J(rien retranché de la recommandation je faisois alors de la pauvreté à la foı et de la foiblesse à la puissance; malgı excès que le peuple s'est quelquefois peı j'aurois été désavoué même par ses vict

Il se trouve aussi dans ce chanı soixantaine de vers empruntés de diff poëtes anglois; mais, en les imitant tâché de me les approprier par les ima, l'expression. D'ailleurs ils ont presqu(dans mon poëme un but tout-à-fait rent. Il y a particulièrement dans la (du cerf une imitation dans laquelle suis rencontré avec M. de Saint-Lam

---

(1) Tels sont les vers qui commence ces mots : *Il revoit ces grands bois, si à sa mémoire.* Ayant travaillé sans li ne puis pas répondre qu'il n'y ait dans ce quelques traces de réminiscence. J'en pı d'avance ceux qui font un grand crime petits torts.

les productions de la nature, obé
vieilles lois, et suit ses anciennes ha
des: c'est l'agriculture merveilleuse,
se contente pas de mettre à profit
nfaits de la nature, mais qui triomph
obstacles, perfectionne les productions
les races indigènes, naturalise les races
les productions étrangères ; force les
ıers à céder la place à la vigne, les
ns à dévider la soie, ou à dompter les
x ; sait créer ou corriger les terrains,
des canaux pour l'agriculture et le
rce, fertilise par des arrosemens les
s plus arides, réprime

d'intérêt à ses promenades, son domicile, et d'occupation se forme un cabinet d'histo orné, non de merveilles étran celles qui l'environnent, et c son propre sol, lui deviennen santes encore. Le sujet de c plus fécond de tous, et jamai et plus vaste et plus neuve i à la poësie.

Enfin le quatrième appren champs à célébrer, en ver nature, ses phénomènes et En enseignant l'art de pein

en composant les siennes, s'est affligé souvent d'avoir avec son modèle la plus triste des ressemblances. Comme Virgile, il a écrit sur les plaisirs et les travaux champêtres pendant que les campagnes étoient désolées par la guerre civile et la guerre étrangère : comme lui, il détournoit ses yeux de ces amas de cadavres et de ruines, pour les rejeter sur les douces images du premier art de l'homme et des innocentes délices des champs. Auguste, paisible possesseur de Rome encore sanglante, s'occupa de ranimer l'agriculture et les bonnes mœurs, qui marchent à sa suite ; il engagea Virgile à publier ses Géorgiques : elles parurent avec la paix, et en augmentèrent les charmes. C'est un heureux augure pour son imitateur : puisse ce poëme porter dans les ames effarouchées par de longues craintes, ulcérées par de longues souffrances, des sentimens doux et des affections vertueuses ! L'indulgence du lecteur jugera moins

tranquille, et si, dans cett
lution, l'auteur n'eût perdu

Je finis cette préface par
sieurs morceaux de mes
imprimés, qui se trouvent
journaux ou des recueils,
lesquels j'ai trouvé avec peir
insérés par des mains étrang
particulièrement une trad
satire de Pope, faite presqu
mon enfance, et ne lett
Constantinople sur des ruines
il est juste qu'on ne soit ch
ses propres fautes.

[redacted]

L'HOMME

DES CHAMPS.

HOMME DES CHAMPS,

OU

LES GÉORGIQUES

FRANÇOISES.

PREMIER CHANT.

OILEAU jadis a pu, d'une imposante voix,
:ter de l'art des vers les rigoureuses lois;
chantre de Mantoue a pu des champs dociles
ter les dons tardifs par des leçons utiles:
is quoi! l'art de jouir, et de jouir des champs,
peut-il enseigner? Non sans doute, et mes chants,
s austères leçons fuyant le ton sauvage,
nnent de la nature offrir la douce image,
iter les mortels à s'en laisser charmer:
prendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.

Inspirez donc mes vers, lieux charmans, doux asiles,
Où la vie est plus pure, où les cœurs, plus tranquilles,
Ne se reprochent point le plaisir qu'ils ont eu!
Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu:
Ce sont les vrais plaisirs, les vrais biens que je chante.
Mais peu savent goûter leur volupté touchante:
Pour les bien savourer, c'est trop peu que des sens;
Il faut une ame pure et des goûts innocens.
Toutefois n'allons pas, déclamateurs stériles,
Affliger de conseils tristement inutiles
Nos riches d'autrefois, nos pauvres Lucullus,
Errans sur les débris d'un luxe qui n'est plus:
On a trop parmi nous réformé l'opulence!
Mais je ne parle pas seulement à la France;
Ainsi que tous les temps, j'embrasse tous les lieux.
O vous qui dans les champs prétendez vivre heureux,
N'offrez qu'un encens pur aux déités champêtres.
Héritier corrompu de ses simples ancêtres,
Ce riche qui, d'avance usant tous ses plaisirs,
Ainsi que son argent tourmente ses désirs,
S'écrie à son lever: « Que la ville m'ennuie!
« Volons aux champs; c'est là qu'on jouit de la vie,

... parcouru son parterre,
on nouveau kiosk, et sa nouvelle serre;
relais sont mandés : lassé de son château,
rt, et court bâiller à l'opéra nouveau.
i, changeant toujours de dégoûts et d'asile
use les champs, il accuse la ville;
deux sont innocens, le tort est à son cœur
se impur aigrit la plus douce liqueur.
loux plaisir des champs fuit une pompe vaine
eil produit le faste, et le faste la gêne.
l'homme; il corrompt et dénature tout.
nilieu des cités son superbe dégoût
sporté les bois, les fleurs et la verdure;
rdonne encor : j'aime à voir la nature,
chassée en vain, vengeant toujours ses
its,

Bien plus à plaindre encor les jeunes témérair
Qui, lassés tout à coup du manoir de leurs pères,
Vont sur le grand théâtre, ennuyés à grands frais,
Transporter leurs champarts, leurs moulins, le
forêts;
Des puissances du jour assiègent la demeure,
Pour qu'un regard distrait en passant les effleur
Ou que par l'homme en place un mot dit de cô
D'un faux air de crédit flatte leur vanité.
Malheureux qui bientôt reviendront, moins superb
Et vendanger leur vigne et recueillir leurs gerbes
Et sauront qu'il vaut mieux, sous leurs humb
lambris,
Vivre heureux au hameau qu'intrigant à Paris.
Et vous qui de la cour affrontez les tempêtes,
Qu'ont de commun les champs et le trouble où v
êtes?
Vous y paroissez peu; c'est un gîte étranger,
De votre inquiétude hospice passager.
Qu'un jour vous gémirez de vos erreurs cruelle
Les flatteurs sont ingrats: vos arbres sont fidèl
Sont des hôtes plus sûrs, de plus discrets amis,
Et tiennent beaucoup mieux tout ce qu'ils ont pro

ertant des cités la foule solitaire,
ace venez donc apprendre à vous y plaire.
ez vos jardins, volez quelques instans
rojets des cités, pour vos projets des champs;
vous n'aimez point la campagne en vrai sage,
aité du moins chérira son ouvrage.
endant, pour charmer ces champêtres loisirs,
is belle retraite a besoin de plaisirs.
issons; mais d'abord n'ayons pas la folie
ansporter aux champs Melpomène et Thalie:
u'au séjour des grands j'interdise ces jeux,
pompe convient à leurs châteaux pompeux;
sous nos humbles toits, ces scènes théâtrales
t le doux plaisir des scènes pastorales.
l'art des cités arrive leur vain bruit;
ıgé se montre, et la gaîté s'enfuit.
quelquefois les mœurs se sentent des coulisses,
ivent le boudoir y choisit ses actrices.
ez-y ce tracas de sotte vanité,
haines naissant de la rivalité;
à qui sera jeune, amant, prince ou princesse;
troupe est souvent un beau sujet de pièce.
dirai-je l'oubli de soins plus importans,

Néron, bourreau de Rome, en é
Tant l'homme se corrompt alors
Laissez donc à Molé, cet acteur
Aux Fleuris, aux Sainval, ces art
L'art d'embellir la scène et de ch
Charmer est leur devoir : vous,
estime,
Soyez l'homme des champs; votr
Et quel charme touchant ne pr
A des yeux exercés, à des sens
Insensible habitant des champêtr
Sans distinguer les lieux, les sais
Le vulgaire au hasard jouit de le
Le sage veut choisir. Tantôt la
Embellit les objets; tantôt leur

des fiers combats Homère se ro
l aime à colorer l'Aurore aux doigts de ros
'el le brillant Lorrain, de son pinceau touc
ouvent dore un beau ciel des rayons du couc
Étudiez aussi les momens de l'année :
'année a son aurore, ainsi que la journée.
h ! malheureux qui perd un spectacle si beau !
Le jeune papillon, échappé du tombeau,
Qui sur les fruits naissans, qui sur les fleurs nouvel
'envole frais, brillant, épanoui comme elles,
it moins au sortir de sa triste prison,
le sage au retour de la belle saison.
des paravents l'ennuyeuse clôture,
livres poudreux, adieu froide lecture !
and livre des champs les

Qu'inspire un tendre ami dont on pl
Leur départ, quoique triste, à jouir
Ce sont les doux adieux d'un ami q
Chaque instant qu'il accorde on aim
Et le regret lui-même augmente le p
Majestueux été, pardonne à mon
J'admire ton éclat, mais crains ta vi
Et je n'aime à te voir qu'en de plus
Avec l'air de l'automne, ou les traits
Que dis-je? ah! si tes jours fatiguen
Que tes nuits ont de charme, et quell
Vient remplacer des cieux le brûlan
Combien l'œil, fatigué des pompes
Aime à voir de la nuit la modeste c
Revêtir mollement de sa pâle lumiè

à la nature et l'image au modè
i pourtant dans les champs l'hiver retient
'hiver a ses beautés. Que j'aime et des fr
'éclatante blancheur, et la glace brillante,
u lustres azurés à ces roches pendante !
t quel plaisir encor, lorsqu'échappé dans l'
n rayon du printemps vient embellir l'hiver
t, tel qu'un doux souris qui naît parmi des la
la campagne en deuil rend un moment ses cha
l'on goûte avec transport cette faveur des cie
el beau jour peut valoir ce rayon précieux,
du moins un moment, console la nature
non œil rencontre un reste de verdure
es champs dépouillés, combien j'aime à le
us doux souvenirs il mêle un d

[redacted]

Dans cette chaude enceinte, avec goût éclairée,
Mille doux passe-temps abrègent la soirée.
J'entends ce jeu bruyant où, le cornet en main,
L'adroit joueur calcule un hasard incertain.
Chacun sur le damier fixe, d'un œil avide,
Les cases, les couleurs, et le plein et le vide:
Les disques noirs et blancs volent du blanc au noir;
Leur pile croît, décroît. Par la crainte et l'espoir
Battu, chassé, repris, de sa prison sonore
Le dez avec fracas part, rentre, part encore;
Il court, roule, s'abat : le nombre a prononcé.
Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,
Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différens de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savans conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.
Long-temps des camps rivaux le succès est égal.
Enfin l'heureux vainqueur donne l'échec fatal,
Se lève, et du vaincu proclame la défaite.
L'autre reste atterré dans sa douleur muette,
Et du terrible mat à regret convaincu,

...cie, et le wisk des gran
un tapis vert un essaim étourdi
asse contre l'ivoire un ivoire arrondi ;
blouse le reçoit. Mais l'heure de la table
sarme les joueurs ; un flacon délectable
rse avec son nectar les aimables propos,
comme son bouchon, fait partir les bons m
se lève, on reprend sa lecture ordinaire,
relit tout Racine, on choisit dans Voltaire
itôt un bon roman charme le coin du feu :
is ! et quelquefois un bel esprit du lieu
un traître papier ; il lit, l'ennui circule.
mire en bâillant l'assommant opuscule,
sommeil bien franc l'autre dormant tout
temens de main se réveille en sursaut.
on se remet de la triste l...

Ont des plaisirs plus vifs, des
tranquilles.
Eh! qui de ses loisirs peut mettre al
Dans ces tristes cartons peints de rou
L'homme veut des plaisirs; mais leurs
Ont besoin de santé, la santé d'exerc
Laissez donc à l'hiver, laissez à la ci
Tous ces jeux où la sombre et morne
Pour assoupir l'ennui réveillant l'avari
Se plaît dans un tourment et s'amuse
Loin ces tristes tapis! L'air, l'onde e
De leurs jeux innocens vous offrent l
Et la guerre des bois, et les piéges d
Compagne des Silvains, des Nymphes
Muse, viens, conduis-moi dans leurs sen

Penché, l'œil immobile, il observe avec joie
Le liége qui s'enfonce et le roseau qui ploie.
Quel imprudent, surpris au piége inattendu,
A l'hameçon fatal demeure suspendu?
Est-ce la truite agile, ou la carpe dorée,
Ou la perche étalant sa nageoire pourprée;
Ou l'anguille argentée, errant en longs anneaux;
Ou le brochet glouton, qui dépeuple les eaux?
Aux habitans de l'air faut-il livrer la guerre?
Le chasseur prend son tube, image du tonnerre;
Il l'élève au niveau de l'œil qui le conduit;
Le coup part, l'éclair brille, et la foudre le suit.
Quels oiseaux va percer la grêle meurtrière?
C'est le vanneau plaintif, errant sur la bruyère;
C'est toi, jeune alouette, habitante des airs!
Tu meurs en préludant à tes tendres concerts.
Mais pourquoi célébrer cette lâche victoire,
Ces triomphes sans fruits et ces combats sans gloire?
O Muse, qui souvent, d'une si douce voix,
Imploras la pitié pour les chantres des bois,
Ah! dévoue à la mort l'animal dont la tête
Présente à notre bras une digne conquête,
L'ennemi des troupeaux, l'ennemi des moissons.

.. .pprêts de guerre, au bruit des
Le cerf frémit, s'étonne et balance lo
Doit-il loin des chasseurs prendre son
Doit-il leur opposer son audace intré
De son front menaçant ou de ses pied
A qui se fiera-t-il dans ces pressans d
Il hésite long-temps : la peur enfin l'e
Il part, il court, il vole : un moment le
Bien loin de la forêt, et des chiens et
Le coursier, libre enfin, s'élance et pre
Sur lui l'ardent chasseur part comme la
Se penche sur ses crins, se suspend sur
Il perce les taillis, il rase les sillons,
Et la terre sous lui roule en noirs tourb

Cependant le cerf vole, et les chiens
Suivent ces corps légers que le vent

[redacted]

Poursuivi, fugitif, entouré d'ennemis,
Enfin dans son malheur il songe à ses amis.
Jadis de la forêt dominateur superbe,
S'il rencontre des cerfs errans en paix sur l'herbe,
Il vient au milieu d'eux, humiliant son front,
Leur confier sa vie et cacher son affront.
Mais, hélas! chacun fuit sa présence importune
Et la contagion de sa triste fortune:
Tel un flatteur délaisse un prince infortuné.
Banni par eux, il fuit, il erre abandonné:
Il revoit ces grands bois, si chers à sa mémoire,
Où cent fois il goûta les plaisirs et la gloire,
Quand les bois, les rochers, les antres d'alentour
Répondoient à ses cris et de guerre et d'amour,
Et qu'en sultan superbe à ses jeunes maîtresses
Sa noble volupté partageoit ses caresses.
Honneur, empire, amour, tout est perdu pour lui.
C'est en vain qu'à ses maux prêtant un noble appui,
D'un cerf tout jeune encor la confiante audace
Succède à ses dangers et s'élance à sa place.
Par les chiens vétérans le piège est éventé.
Du son lointain des cors bientôt épouvanté,
Il part, rase la terre; ou, vieilli dans la feinte,

[redacted]

De ses pas, en sautant, il interrompt l'empreinte;
Ou, tremblant et tapi loin des chemins frayés,
Veille et promène au loin ses regards effrayés,
S'éloigne, redescend, croise et confond sa route;
Quelquefois il s'arrête; il regarde, il écoute;
Et des chiens, des chasseurs, de l'écho des forêts
Déjà l'affreux concert le frappe de plus près.
Il part encor, s'épuise encore en ruses vaines.
Mais déjà la terreur court dans toutes ses veines;
Chaque bruit est pour lui l'annonce de son sort,
Chaque arbre un ennemi, chaque ennemi la mort.
Alors, las de traîner sa course vagabonde,
De la terre infidèle il s'élance dans l'onde,
Et change d'élément sans changer de destin.
Avide et réclamant son barbare festin,
Bientôt vole après lui, de sueur dégouttante,
Brûlante de fureur et de soif haletante,
La meute aux cris aigus, aux yeux étincelans.
L'onde à peine suffit à leurs gosiers brûlans:
Mais à leur fier instinct d'autres besoins commandent;
C'est de sang qu'ils ont soif, c'est du sang qu'ils
demandent.
Alors désespéré, sans amis, sans secours,

À la fureur enfin sa foiblesse a recours.
Hélas ! pourquoi faut-il qu'en ruses impuissantes
La frayeur ait usé ses forces languissantes ?
Et que n'a-t-il plus tôt, écoutant sa valeur,
Par un noble combat illustré son malheur ?
Mais, enfin, las de perdre une inutile adresse,
Terrible il se ranime, il s'avance, il se dresse,
Soutient seul mille assauts ; son généreux courroux
Réserve aux plus vaillans ses plus terribles coups.
Sur lui seul à la fois tous ses ennemis fondent ;
Leurs morsures, leurs cris, leur rage se confondent.
Il lutte, il frappe encore : efforts infructueux !
Hélas ! que lui servit son port majestueux,
Et sa taille élégante et ses rameaux superbes,
Et ses pieds qui voloient sur la pointe des herbes ?
Il chancelle, il succombe, et deux ruisseaux de pleurs
De ses assassins même attendrissent les cœurs.

Permettez-vous ces jeux sans en être idolâtre :
N'imitez point ce fou, chasseur opiniâtre,
Qui ne parle jamais que meute, que chevaux ;
Qui croiroit avilir l'honneur de ses châteaux,
Si de cinquante cerfs les cornes menaçantes
N'ornoient pompeusement ses portes triomphantes ;

Vous conte longuement sa chasse, ses exploits,
Et met, comme le cerf, l'auditeur aux abois.
Êtes-vous de retour sous vos lambris tranquilles?
Là des jeux moins bruyans, des plaisirs plus utiles
Vous attendent encore. Aux délices des champs
Associez les arts et leurs plaisirs touchans.
Beaux arts! eh, dans quel lieu n'avez-vous droit
de plaire?
Est-il à votre joie une joie étrangère?
Non; le sage vous doit ses momens les plus doux:
Il s'endort dans vos bras; il s'éveille pour vous.
Que dis-je? autour de lui tandis que tout sommeille,
La lampe inspiratrice éclaire encor sa veille.
Vous consolez ses maux, vous parez son bonheur;
Vous êtes ses trésors, vous êtes son honneur,
L'amour de ses beaux ans, l'espoir de son vieil âge,
Ses compagnons des champs, ses amis de voyage;
Et de paix, de vertus, d'études entouré,
L'exil même avec vous est un abri sacré.
Tel l'orateur romain, dans les bois de Tuscule,
Oublioit Rome ingrate; ou tel, son digne émule,
Dans Frênes, d'Aguesseau goûtoit tranquillement
D'un repos occupé le doux recueillement:

ls, de leur noble exil tous deux charmoient les
peines.
ılheur aux esprits durs, malheur aux ames vaines,
ıi dédaignent les arts au temps de leur faveur!
s beaux arts à leur tour, dans les temps du malheur,
s livrent sans ressource à leur vile infortune:
ais avec leurs amis ils font prison commune,
s suivent dans les champs, et, payant leur amour,
nsolent leur exil et chantent leur retour.
Mais c'est peu des beaux lieux, des beaux jours, de l'étude,
veux que l'amitié, peuplant ma solitude,
e donne ses plaisirs et partage les miens.
jours de ma jeunesse! hélas! je m'en souviens,
ris de la campagne, et l'aimant en poëte,
ne lui demandois qu'un désert pour retraite,
ur compagnons, des bois, des oiseaux et des fleurs.
l'aimois, je l'aimois jusque dans ses horreurs:
ıimois à voir les bois, battus par les tempêtes,
aisser tour à tour et redresser leurs têtes;
llois sur les frimats graver mes pas errans
de loin j'écoutois la course des torrens.

Mais tout passe ; aujourd'hui qu'un sang moins vif m'enflamme,
Que les besoins des sens font place à ceux de l'ame,
S'il est long-temps désert, le plus aimable lieu
Ne me plaît pas long-temps; les arbres parlent peu,
Dit le bon Lafontaine, et ce qu'un bois m'inspire,
Je veux à mes côtés trouver à qui le dire.
 Ainsi, fermant la porte au sot qui de Paris
S'en vient tuer le temps, la joie et vos perdrix,
De ceux qu'unit à vous une amitié sincère
Préparez, décorez la chambre hospitalière.
Ce sont de vieux voisins, des proches, des enfans,
Qui visitent des lieux chers à leurs premiers ans:
C'est un père adoré qui vient, dans sa vieillesse,
Reconnoître les bois qu'a plantés sa jeunesse;
La ferme à son aspect semble se réjouir,
Les bosquets s'égayer, les fleurs s'épanouir.
Tantôt c'est votre ami, votre ami de l'enfance,
Qui de vos simples goûts partage l'innocence.
Chacun retrouve là ses passe-temps chéris,
Son meuble accoutumé, ses livres favoris.
Tantôt Robert arrive, et ses riches images
Doublent, en les peignant, vos plus beaux paysages;

:t tantôt son pinceau, dans de plus doux portraits,
)e ceux que vous aimez vous reproduit les traits.
insi, plein des objets que votre cœur adore,
'e vos amis absens vous jouissez encore.
Ces lieux, chers aux vivans, sont aussi chers aux morts.
ui vous empêchera de placer sur ces bords,
rès d'un ruisseau plaintif, sous un saule qui pleure,
'un ami regretté la dernière demeure?
;t-il un lieu plus propre à ce doux monument,
ù des mânes chéris dorment plus mollement?
n bon Helvétien qui ne connoît l'usage?
·ès d'une eau murmurante, au fond d'un vert bocage,
place les tombeaux; il les couvre de fleurs:
ır leur douce culture il charme ses douleurs,
: pense respirer, quand sa main les arrose,
ame de son ami dans l'odeur d'une rose.
Ne pouvez-vous encore y consacrer les traits
e ceux par qui fleurit l'art fécond de Cérès?
›uvez-vous à Berghem refuser un asile,
n marbre à Théocrite, un bosquet à Virgile?
élas! je n'ai point droit d'avoir place auprès d'eux;
lais si de l'art des vers quelque ami généreux

Daigne un jour m'accorder de modestes hommages,
Ah! qu'il ne place pas le chantre des bocages
Dans le fracas des cours ou le bruit des cités.
Vallons que j'ai chéris, coteaux que j'ai chantés,
Souffrez que parmi vous ce monument repose;
Qu'un peuplier le couvre et qu'un ruisseau l'arrose!
Mes vœux sont exaucés : du sein de leur repos
Un essaim glorieux de belles, de héros,
Qui, successeurs polis des Sarmates sauvages,
De l'antique Vistule honorent les rivages,
Auprès de Saint-Lambert, de Pope, de Thompson,
Offre dans ses jardins une place à mon nom.
Que dis-je? tant d'honneur n'est pas fait pour ma muse;
La gloire de ces noms du mien seroit confuse.
Mais, si dans un bosquet obscur et retiré
Il est un coin désert, un réduit ignoré,
Au-dessous de Gessner, et bien loin de Virgile,
Hôtes de ces beaux lieux, gardez-moi cet asile.
Content, je vous verrai, dans vos rians vallons,
De l'art que je chantai pratiquer les leçons,
Enrichir vos hameaux, parer leur solitude,
Des partis turbulens calmer l'inquiétude.

pas, à la ville, au village;
r le plus doux est celui qu'on partage.
u malheureux, l'homme a besoin d'autrui;
u'à moitié s'il ne vit que pour lui.
: à qui des champs la joie est étrangère,
·y le bien, et les champs vont vous plaire.
ır dans les champs a besoin de bonté.
erd dans le bruit d'une vaste cité;
in des hameaux le château, la chaumière,
opulence et l'active misère,
nt de plus près leur contraste affligeant,
homme heureux soulèvent l'indigent.
a bonté qui désarme l'envie,
its au malheur, l'équilibre à la vie,
isons, laisse à l'infortuné

Les monts rendent leurs eaux à la
L'onde rafraîchit l'air, l'air s'épan
Tout donne et tout reçoit, tout jo
Les cœurs durs troublent seuls ce
L'un, si du dé fatal la chance fi
Parcourt tout son domaine en exa
Sans sécher une larme épuisant so
L'autre, comme d'un poids, se dé
Quoi, ton or t'importune? ô rich
Pourquoi donc près de toi cette v
Ces enfans dans leur fleur dessécl
Et ces filles sans dot, et ces vieil
Oh ! d'un simple hameau si l
maître,
Je saurois en jouir : heureux, dig
Je voudrois m'entourer de fleurs

[redacted]

e hais l'homme oisif : la bêche, les rateaux,
, tout l'arsenal des rustiques travaux,
roient l'indigent sûr d'un juste salaire,
; moi le travail banniroit la misère.
peu : des maux cruels troublent souvent ses jours ;
uleurs, au vieil âge assurez des secours.
es appartemens du logis le moins vaste
n soit un où l'art, avec ordre et sans faste,
e le dépôt des remèdes divers
nfirmités incessamment offerts.
, de qui l'ennui vient vous rendre visite,
plus volontiers, de sa voix parasite,
ices, vos tapis, votre salon doré ;
our tous les bons cœurs ce lieu sera sacré.
t à vos bienfaits joignez votre présence ;
ispect consolant doublera leur puissance.
-y vos enfans ; qu'ils viennent sans témoin
eur don timide au timide besoin ;
rtout votre fille, amenant sur vos traces
hante pudeur, la première des grâces,
en rougissant l'essai de la bonté,
tout s'embellit jusques à la beauté.

Cœurs durs, qui payez cher d
Ah ! voyez ces plaisirs, et soy
L'homme le plus obscur,
chaume
Gouverne en son idée une vil
Moi jamais, dans l'erreur de
Je n'aspire à régler le sort de
Me formant du bonheur une
Quelquefois je m'amuse à rég
Je m'établis le chef de ces pe
Mais à mes propres soins je
Au bon gouvernement de ce
Je veux que du hameau chaq
O vous pour qui j'écris le c
Souffrez que mes leçons se c
Voyez-vous ce modeste e

…t dans la vie, et le suit au to…
…e ne choisirai point pour cet emploi …
Cet avide intrigant que l'intérêt anime ;
Sévère pour autrui, pour lui-même indul…
Qui pour un vil profit quitte un temple …
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.
Fidèle à son église, et cher à son troupeau
Le vrai pasteur ressemble à cet antique orm…
Qui, des jeux du village ancien dépositaire
Leur a prêté cent ans son ombre héréditai…
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomp…
Ont vu mourir le père et naître les enfans.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa pruden…
Il est pour le village une autre …

Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.
 Honorez ses travaux. Que son logis antique,
Par vous rendu décent et non pas magnifique,
Au dedans des vertus renfermant les trésors,
D'un air de propreté s'embellisse au dehors:
La pauvreté dégrade, et le faste révolte.
Partagez avec lui votre riche récolte;
Ornez son sanctuaire et parez son autel.
Liguez-vous saintement pour le bien mutuel:
Et quel spectacle, ô Dieu, vaut celui d'un village
Qu'édifie un pasteur, et que console un sage?
Non, Rome subjuguant l'univers abattu,
Ne vaut pas un hameau qu'habite la vertu,
Où les bienfaits de l'un, de l'autre les prières,
Sont les trésors du pauvre et l'espoir des chaumières.
 Il est dans le village une autre autorité,
C'est des fils du hameau le pédant redouté.
Muse, baisse le ton, et, sans être grotesque,
Peins des fils du hameau le mentor pédantesque.

Bientôt j'enseignerai comment un soin prudent
Peut de ce grave emploi seconder l'ascendant.
Mais le voici : son port, son air de suffisance
Marquent dans son savoir sa noble confiance.
Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter,
Sait instruire à l'école, au lutrin sait chanter;
Connoît les lunaisons, prophétise l'orage,
Et même du latin eut jadis quelque usage.
Dans les doctes débats ferme et rempli de cœur,
Même après sa défaite il tient tête au vainqueur.
Voyez, pour gagner temps, quelles lenteurs savantes
Prolongent de ses mots les syllabes traînantes!
Tout le monde l'admire, et ne peut concevoir
Que dans un cerveau seul loge tant de savoir.
Du reste, inexorable aux moindres négligences,
Tant il a pris à cœur le progrès des sciences,
Paroît-il? sur son front ténébreux ou serein
Le peuple des enfans croit lire son destin.
Il veut, on se sépare; il fait signe, on s'assemble
Il s'égaie, et l'on rit; il se ride, et tout tremble
Il caresse, il menace, il punit, il absout.
Même absent, on le craint; il voit, il entend tout

[redacted]

Un invisible oiseau lui dit tout à l'oreille;
Il sait celui qui rit, qui cause, qui sommeille,
Qui néglige sa tâche, et quel doigt polisson
D'une adroite boulette a visé son menton.
Non loin croît le bouleau dont la verge pliante
Est sourde aux cris plaintifs de leur voix suppliante,
Qui, dès qu'un vent léger agite ses rameaux,
Fait frissonner d'effroi cet essaim de marmots,
Plus pâles, plus tremblans encor que son feuillage.
Tel, ô doux Chanonat, sur ton charmant rivage,
J'ai vu, j'ai reconnu, j'ai touché de mes mains
Cet arbre dont s'armoient mes pédans inhumains,
Ce saule, mon effroi, mon bienfaiteur peut-être.

Des enfans du hameau tel est le grave maître.
En secondant ses soins rendez-le plus soigneux.
Rien n'est vil pour le sage; un sot est dédaigneux.
Il faut dans les emplois, quoi que l'orgueil en pense,
Aux grands la modestie, aux petits l'importance.
Encouragez-le donc; songez que dans ses mains
Du peuple des hameaux reposent les destins,
Et, rendant à ses yeux son office honorable,
Laissez-le s'estimer pour qu'il soit estimable.

doute on aime à voir la sagesse mûrie,
es fruits déjà prêts enrichir la patrie :
quel sage peut voir sans un attrait flatt
e encor naissante et l'homme encore en
là que l'homme est lui, que nul art
déguise
es premiers penchans la naïve franchise.
, docile et traitable après le châtiment,
appaiser d'un mot son court ressentiment
ie en riant une dernière larme ;
nt l'irritoit, un souris le désarme
n cœur facile obtient un prompt retour.
ferme en sa haine ainsi qu'en son amou
sé vers la terre un œil triste et farou

L'autre, Euclide nouveau, confie a
Ses cercles, ses carrés, dont s'amu
L'un, apprenti Rubens, charbonne
L'autre, Chevert futur, met sa tro
Suivez dans ses essais ce groupe i
Là peut-être à vos yeux rêve un I
Peut-être un successeur des Boileau
Autour du buis tournant fait siffle
Dont la muse eût un jour de son
Châtié la sottise et fouetté nos tra
Peut-être qu'un rival des Molés,
Nous peint les sots des champs, q
des villes.
Peut-être enfin un Pope, un Loc
N'attend qu'un bienfaiteur de sa

[redacted]

ɔn cœur est satisfait si, lancé d'un bras sûr,
: caillou sous les eaux court, tombe et se relève,
ı si par un bon vent son cerf-volant s'élève.
Dès qu'un heureux hasard vient l'offrir à vos
yeux,
îtez-vous, saisissez ce germe précieux.
ıltivés, protégés par vos secours propices,
s jeunes sauvageons croîtront sous vos auspices:
ıtés par vos bienfaits, leurs fruits seront plus
doux,
leur succès flatteur reviendra jusqu'à vous.
Des préjugés aussi préservez le jeune âge.
ıguère des *esprits* hantoient chaque village;
ɔut hameau consultoit son sorcier, son devin;
ɔut château renfermoit son spectre, son lutin,
dans de longs récits la vieillesse conteuse
ı troubloit le repos de l'enfance peureuse.
ırtout, lorsqu'aux lueurs d'un nocturne flambeau
heure de la veillée assembloit le hameau,
ɔujours de revenans quelque effrayante histoire
:sserroit de frayeur le crédule auditoire.
ɔin d'eux ces fictions qui sèment la terreur,
lles des préjugés et mères de l'erreur!

Ainsi vous assurez, ...
Des secours au vieillard, des leç
Ce n'est pas tout encor; que d'he
De leurs jours désœuvrés amuse
Hélas qui l'eût pu croire? une
De ces jours consolans est deve
Ces jours, leur dites-vous, de
Ces jours sont au travail volés
Ainsi votre bonté du repos les
Et l'excès du travail en est la r
Hélas! au laboureur, à l'utile o
Dans les jours solennels pouvo
Le vin et les chansons, le fifre
A leur fille l'honneur de sa sim
Non, laissons-leur du moins,
labeur,

buvant content avec dél
s jeunes amours, l'autre ses vieux s
grade à la guerre, et dans quel
combat
il avec de Saxe il a sauvé l'état.
in, non sans frayeur dans les airs susp
onte et descend sur la corde tendue :
vient se jouer dans ses flottans habits,
udeur craintive en arrange les plis.
s'ouvre un long cirque, où des boules ri
vent vers le but leurs courses inégales,
à la main, des experts à genoux
la distance et décident des coups.
employer l'élastique raquette,
tte la balle et la main la rejette.

Enfin il se décide, et le neuf
Et vous, archers adroits, pren
Un pigeon est le but. L'un de l
Effleure le plumage, un autre r
L'autre le suit de l'œil, et l'attei
L'oiseau tourne dans l'air sur so
Et rapporte, en tombant, la flèc
Mais c'est auprès du temple,
ormeau,
Que s'assemble la fleur et l'amou
L'archet rustique part, chacun cl
On s'enlace, on s'élève, on reto
Plus d'un cœur bat, pressé d'un
Et le folâtre amour prélude au s
Par tout rit le bonheur, par tou

[redacted]

ux, vous unissez, dans votre heureux hameau,
he à l'indigent, la cabane au château.
créez des plaisirs, vous soulagez des peines,
en social vous resserrez les chaînes,
atisfait de tout et ne regrettant rien,
dites comme Dieu : ce que j'ai fait est bien.

Fin du premier chant.

SECOND CHANT.

HEUREUX qui dans le sein de ses dieux domestiques
e dérobe au fracas des tempêtes publiques,
t, dans un doux abri trompant tous les regards,
ultive ses jardins, les vertus et les arts!
el, quand des triumvirs la main ensanglantée
isputoit les lambeaux de Rome épouvantée,
irgile, des partis laissant rouler les flots,
u nom d'Amaryllis enchantoit les échos.
ul mortel n'eût osé, troublant de si doux charmes,
ntourer son réduit du tumulte des armes;
t lorsque Rome, enfin lasse de tant d'horreurs,
us un règne plus doux oublioit ces fureurs,
il vint redemander au maître de la terre
 champ de ses ayeux que lui ravit la guerre,
ientôt on le revit, loin du bruit des palais,
vori du dieu Pan, courtisan de Palès,
uler, près du beau lac où le cygne se joue,
s prés alors si beaux de sa chère Mantoue.
à, tranquille au milieu des vergers, des troupeaux,
 bouche harmonieuse erroit sur ses pipeaux,

[redacted]

Et, ranimant le goût des richesses rustiques,
Chantoit aux fiers Romains ses douces Géorgiques!
Comme lui je n'eus point un champ de mes ayeux,
Et le peu que j'avois je l'abandonne aux dieux;
Mais comme lui, fuyant les discordes civiles,
J'èchappe dans les bois au tumulte des villes,
Et, content de former quelques rustiques sons,
A nos cultivateurs je dicte des leçons.
Vous donc qui prétendiez, profanant ma retraite,
En intrigant d'état transformer un poëte,
Épargnez à ma muse un regard indiscret;
De son heureux loisir respectez le secret.
Auguste triomphant pour Virgile fut juste;
J'imitai le poëte, imitez donc Auguste,
Et laissez-moi, sans nom, sans fortune et sans
fers,
Rêver au bruit des eaux, de la lyre et des vers.

Quand des agriculteurs j'enseigne l'art utile,
Je ne viens plus, marchant sur les pas de Virgile
Répéter aux François les leçons des Romains:
Sans guide m'élançant par de nouveaux chemins,
Je vais orner de fleurs le soc de Tryptolème,
Et sur mon propre luth chanter un art que j'aime

point ici vous dire sous quel si
nt planter le cep et marier la vigne;
sol veut l'olivier, dans quels heureux te
sissent les fruits et prospèrent les grains
ulture offre ici de plus brillans spectacles
ieu de ses travaux, je chante ses miracles,
plus nobles efforts, ses plus rares bienfaits
nde en grands moyens, fertile en grands effe
'est plus cette simple et rustique déesse
uit ses vieilles lois; c'est une enchanteres
la baguette en main, par de hardis travau
tre des aspects et des trésors nouveaux,
e un sol plus riche et des races plus bell
les monts, dompte les rocs rebelles,
ans leurs cours les flots e

...tôt, plus instruit, il c...
Chaque arbre eut sa patrie, e...
grains.
Vous, faites plus encore; osez p...
Corriger le terrain et dompter la ...
Rival de Duhamel, surprenez ses
Connoissez, employez l'art fécond
Pour fournir à vos champs l'aliment q...
La castine, la chaux, la marne vo...
Que la cendre tantôt, tantôt les vil...
Des grains dont sous leurs toits v...
nourris,
Tantôt de vos troupeaux la litière f...
Changent en sucs heureux un alimen...
Ici, pour réparer la maigreur de vos
Mêlez la grasse argile à l...

chimérique bien laissez là l'imposture:
naît dans les sillons qu'enrichit la culture;
re est le creuset qui mûrit vos travaux,
soleil lui-même échauffe vos fourneaux.
oilà, les vrais biens, et la vraie alchimie.
, heureux vainqueur d'une terre ennemie,
eillard avoit su de ses champs plus féconds
re l'ingratitude et doubler les moissons.
oit, devinant l'art heureux d'Angleterre,
, décomposé, recomposé la terre,
des prés nouveaux; et les riches sainfoins,
ierbe à triple feuille, avoient payé ses soins.
es jeunes fleurs il doubloit la couronne,
fruits inconnus enrichissoit l'automne.
epos pour ses champs, et la variété,
, les délassoit de leur fécondité.
int à ses soins un si beau privilège,
oisin accusa son art de sortilège.
devant le juge, il étale à ses yeux
erse, ses rateaux, ses bras laborieux;
nte par quel soin son adresse féconde
changer la terre, a su diriger l'onde.
mon sortilège et mes enchantemens,

Imitez son secret : que votre ar
Corrige la nature et change le t
Augmentez, propagez les riche
Et joignez votre exemple aux u
Pourtant des nouveautés amant
N'allez pas vous bercer d'essais
Gardez-vous d'imiter ces docte
Hardis blasphémateurs des trav
Laissez là ces projets recueillis
Beaux dans le cabinet, féconds
Des semeurs citadins l'élégante
Leurs modernes semoirs, leur c
Leur ferme en miniature, enfin
Qu'admire le *Mercure* et que n
Des vieux cultivateurs respecta

Tentez d'autres chemins, ouvrez-vous d'autres
sources.
Eh! qui sait quels succès attendent vos travaux?
Combien l'art parmi nous conquit de fruits nouveaux!
Dans nos champs étonnés que de métamorphoses!
Sur un simple buisson jadis naissoient les roses,
Et le pommier dans l'air déployoit ses rameaux:
Le rosier maintenant, ô prodiges nouveaux!
Élève vers les cieux sa tête enorgueillie,
Et sur des arbres nains la pomme est recueillie.
Que de fleurs parmi nous, fières de leurs rayons,
Ont accru leurs honneurs et doublé leurs festons!
Osez plus: appelez les familles lointaines,
Et mariez leur race aux races indigènes.
Pourtant n'imitez pas cet amateur fougueux
Qui hait tous nos trésors: l'arbre le plus pompeux
Lui déplaît s'il n'est pas nourrisson de l'Afrique,
Ou naturel de l'Inde, ou colon d'Amérique.
Ainsi, quand de Paris les inconstans dégoûts,
De Londres, sa rivale, adoptèrent les goûts,
La scène, les salons, et la cour et la ville,
Tout paya son tribut à cette humeur servile.
Devenus, d'inventeurs, copistes mal-adroits,

Chacun eut ses wiskys, ses va
Moi-même, comparant le parc
J'hésitai, je l'avoue, entre Ken
Mais je permis l'usage et prosc
Sensible à la beauté de nos arb
Le bon cultivateur, malgré leur
N'exclut point nos tilleuls, nos
Il fuit des nouveautés les goût
Mais si par un beau tronc, de
L'arbre d'un sol lointain offre
Nos arbres font accueil à l'étra
Plutôt pour ses appas que pou
Ils lui font les honneurs de l'
Et si l'utilité vient se joindre
Aux droits de citoyen ils adme
Tel des Alpes nous vint le cyt

embellira vos douces prome
ar elles votre esprit parcourt tous les cli
es pins aux verts rameaux, amoureux des
fourrissons de l'Écosse ou de la Virginie,
t des deux continens heureuse colonie,
n vous offrant les plants de deux mondes
'ous portent aux deux bouts de l'immense un
e thuya vous ramène aux plaines de la Chir
'arbre heureux de Judée, à la fleur purpurin
montre-t-il à vous? vous vous peignez so
bords religieux qu'arrose le Jourdain.
parcourez des bords policés ou sauvage
plants sont des pays, vos pensers des voy
us changez cent fois de climats et de li
onc que par les soins d'un art

[redacted]

Vous, ce sont vos enfans : vous ai
        foiblesse,
Vous formez leurs beaux ans, vous soi
        vieillesse;
Vous en étudiez les diverses humeurs,
Vous leur donnez des lois, vous leur do
        mœurs,
Et corrigeant leurs fruits, leurs fleurs et leur
De la création vous achevez l'ouvrage.

Donnez les mêmes soins aux divers ani
Qu'ils soient par vous plus forts, mieux
        plus beaux!
Soignez bien les enfans, choisissez bien le
Changez ou maintenez les mœurs hérédita
A ceux dont nos climats reçoivent les trib
Ajoutez, s'il se peut, d'étrangères tribus.
Mais toujours sur les lieux réglez votre in
Ne contraignez jamais à quitter leur patri
Ceux qui, féconds ailleurs, semblent, p
        punir,
Refuser de s'aimer, refuser de s'unir,
Ou qui, dégénérant de leur antique race,
De leurs traits primitifs perdent bientôt la

cet oiseau parleur, que sa triste beauté
: dédommage pas de sa captivité,
préfère celui qui, né dans nos campagnes,
son nid, ses amours, ses chants et ses compagnes.
qui ne connoît point le pouvoir des climats?
tigre parmi nous ne se reproduit pas:
lion, dont le sang incessamment bouillonne,
:daigne sous nos toits l'amour de la lionne:
s chiens de nos climats, sujets aux mêmes lois,
rdent chez l'Africain et leur poil et leur voix;
, sans lait pour son fils, la mère européenne
remet dans l'Asie à la femme indienne.
Faites donc votre choix: ceux de qui les penchans
font à votre ciel, se plaisent à vos champs,
optez-les. Ainsi des rochers de la Suisse
init à nos taureaux la féconde genisse,
, pendue aux buissons de ce coteau riant,
chèvre aventurière a quitté l'Orient.
le bélier anglois paît la verte campagne;
la brebis d'Afrique et le mouton d'Espagne
leur belle toison traînent le riche poids.
le coursier barbe est errant dans vos bois;
bondit d'Albion la cavalle superbe,

Quelle scène est égale à ce
A ces rians tableaux? Oh!
Si le ciel à mon choix avoi
Oui, je l'avoue, après l'air
L'utile agriculture eût exer
Est-il un soin plus doux?
C'est là qu'en ses désirs le
Autour de ses jardins, de
De ses riches vergers, de
L'espoir au front riant se
Il voit ses jeunes ceps emb
Sur le fruit qui mûrit, sur
Il court interroger le lever
Les vapeurs du midi, les
L'inquiétude même assaise

[redacted]

mon domaine heureux m'investissoit d'avance.
ne possédois pas un héritage immense;
is j'avois mon verger, mon bosquet, mon berceau.
ux ! dans quels frais sentiers serpentoit mon
ruisseau !
nbien je chérissois mes fleurs et mon ombrage !
els gras troupeaux erroient dans mon gras
pâturage !
it rioit à mes yeux; mon esprit ne rêvoit
e des meules d'épis et des ruisseaux de lait.
p courte illusion ! délices chimériques !
mon triste pays les troubles politiques
nt laissé pour tout bien mes agrestes pipeaux.
eu mes fleurs ! adieu mes fruits et mes troupeaux !
bien ! forêts du Pinde, asiles frais et sombres,
enez, rendez-moi vos poëtiques ombres.
e sort m'interdit les doux travaux des champs,
moins à leurs bienfaits je consacre mes chants :
vergers, des guérets tous les dieux me secondent;
colline m'écoute, et les bois me répondent.
ous donc qui, comme moi, de ce bel art épris,
lez à vos rivaux en disputer le prix,
vous contentez pas d'une facile gloire :

Venez, que tardez-vous? par
Changez ce sol ingrat en un t
Et pour planter le cep sur ces
Que Mars prête en riant ses f
De ces apprêts guerriers la mo
Le feu court dans ses flancs ; i
tonne,
Et des rocs déchirés avec un lc
Les débris dispersés s'envolent
Le pampre verdoyant aussitôt l
Et rit aux mêmes lieux que hér
Bientôt un doux nectar, par vo
Vous semble encor plus doux sur
Vos amis avec vous partagent l
Et leur brillante orgie en célébr

[redacted]

ı sol indigent fècond réparateur,
terrain nouveau votre art est créateur.
cette île altière, ouvrage d'une autre île;
ıer héroïque, en hauts faits si fertile,
it fumer de loin le sommet de l'Etna;
emprunta son sol aux campagnes d'Enna:
loin d'elle, encor la Sicile est fèconde.
ɜ de Cérès, en voyageant sur l'onde,
ıuvrir ces rochers; et leur maigre terrain,
'fisoit à peine à l'humble romarin,
tre à force d'art, sur sa côte brûlante,
on savoureux, la figue succulente,
raisins ambrés qui parfument les airs,
re aux pommes d'or, aux rameaux toujours
rerts.
riers seuls sembloient y croître sans culture.
avec plaisir réfléchit leur verdure,
oc, par l'été dévoré si long-temps,
in son automne et connut le printemps.
ɜz, s'il se peut, cette heureuse industrie.
ain qu'a perdu cette côte appauvrie,
ez-le aux vallons; que la fécondité
couvrir des rocs la triste nudité.

Tel j'ai vu ton coteau, de
Que la figue chérit, que l'o
Étendre en verts gradins so
Et la terre, par l'homme ap
D'un sol enfant de l'art étal
Lieu charmant! trop heur
plaine,
Où l'hiver indulgent attiédit
Au sein d'un doux abri peut,
Avec tes orangers partager t
Respirer leurs parfums, et,
Même au sein des frimats dé
Toutefois le bel art que cé
Ne borne point sa gloire à f
Il sait, pour employer leurs

... j'ai tant rêvé, pour qui
ivresse,
s plus rians vallons j'oubliois la moll
pourrai-je encor voir vos rocs maje
tendre de vos flots le cours tumultueu
! qui m'enfoncera sous vos portiques
ns vos sentiers noircis d'impénétrables
Mais ce n'est plus le temps : autrefois d
arts,
ces monts, sur ces rocs, j'appelois les r
t au cultivateur qu'aujourd'hui je m'ad
voque le besoin, le travail et l'adresse.
r dis : voyez-vous bondir ces flots e
, emparez-vous de ces fougueux to
dans des canaux leur onde apprivo
tantôt réunie et ...

Tout vit, j'entends partout
Du bruit des ateliers, des
Les rocs sont subjugués; l'
sublime :
La montagne s'égaie, et le
Sachez aussi comment des
On peut mettre à profit les
Et Pomone et Palès, et Flor
Doivent leurs doux trésors à
Surtout dans les climats où l
Jusque dans sa racine attaqu
Et laisse à peine au sein de
Tomber d'un ciel avare une
Non loin est un ruisseau;
Le rempart ennemi le sépare
Eh bien! osez tenter une

ai, partout se frayant un facile passage,
r son unique roue agilement voyage,
emplissant, se vidant, allant, venant cent fois,
es débris entassés transporte au loin le poids.
nfin le mont succombe; il s'ouvre, et sous sa voûte
uvre au ruisseau joyeux une facile route.
a Nayade s'étonne, et, dans son lit nouveau,
ses brillans destins abandonne son eau.
vient, il se partage en fertiles rigoles;
hacun de ses filets sont autant de Pactoles :
ur son passage heureux tout renaît, tout verdit.
e ses états nouveaux son onde s'applaudit,
:, source de fraîcheur, d'abondance et de gloire,
ous paye en peu de temps les frais de la victoire.
Dans les champs où, plus près de l'astre ardent
du jour,
u sein de ses vallons Lima sent tour à tour,
ar le vent de la mer, par celui des montagnes,
e soir et le matin rafraîchir ses campagnes,
vec bien moins de frais et bien moins d'art encor,
'homme sait des ruisseaux disposer le trésor,
t, suivant qu'il répand ou suspend leur largesse,
étarde sa récolte ou hâte sa richesse.

... la vigne
Et, sans que l'eau du ciel l...
L'homme au cours des ruisse...
Lieux charmans, où les ci...
nuage,
Et qui ne doivent point leur
Tant l'art a de pouvoir! tant
Sait vaincre la nature et corri...

Ne pouvez-vous encor de ...
Guider dans des canaux les ea...
Et, donnant à Cérès des trésc...
Montrer au ciel des champs qu'...
Tantôt, coulant sans but, des
A leur libre penchant abandon...
Et suivent au hasard leur cours
Changez en long canal ces flots...

de et la terre en bénissent l'a
quet de ce grand art atteignit la haut
qu'à ce grand travail du peuple mona
long-temps l'ignorance honora Rome a
art joignit encor des prodiges nouve
unit deux mers par ses hardis travau
, l'Égypte et son lac, le Nil et ses mer
is de tels récits n'ont frappé les oreill
par un art magique, à vos yeux sont o
leuves sur des ponts, des vaisseaux da
airs;
mins sous des monts, des rocs chan
oûte,
t fleuves, suivant leur ténébreuse ro
noirs souterrains conduis

Avec art applanis, avec art sou
Du mont, dont la hauteur au vall
Les flots, de chute en chute, appre
Puis traversant en paix l'émail
Conduisent à la mer les vaisseau
Chef-d'œuvre qui vainquit les tr
les ondes,
Et joignit les deux mers qui
mondes!

Mais ces fleuves féconds sont so
Sachez donc réprimer ces flots
Tout connut ce bel art, et l'an
En présente à nos yeux l'ingén
Du fabuleux Ovide écoutez le
Achéloüs, dit-il, échappé de

[redacted]en leur lit leurs fougueux tor
fleuve subjugué l'onde en courroux m
itôt d'un serpent il revêt la figure;
ffle, il s'enfle, il roule, il déroule ses
le ses vastes plis bat ses bords sablon
eine il l'aperçoit, le vaillant fils d'Alcm
ses bras vigoureux le saisit et l'enchaîne
presse, il l'étouffe, et de son corps mo
se le dernier pli sur l'arène expirant,
lève en fureur et lui dit : téméraire,
-tu bien d'Hercule affronter la colère?
savois-tu pas qu'en son berceau fame
pens étouffés furent ses premiers jeu
furieux de sa double victoire,
e de ses flots prétend venger la gloi

bler les cieux.
ître la guerre,
t et l'atterre,
; de son genou
uste cou;
a rage étouffée,
en fait un trophée.
mphes de ces bords,
sauva les trésors,
portent leurs offrandes,
parent de guirlandes,
épanchant leurs faveurs,
la couronnent de fleurs.
ole allégorie,
galement chérie!
, dans ces plis sinueux,
les détours tortueux,
eur fureur vagabonde?
c'est la vague qui gronde:
fleuve expriment les deux

e en ces fameux combats,
ore et des fruits de Pomone,

aux mortels verse encor a
Ce travail vous étonne? Eh! voyez l
›nner un frein puissant à l'Océan es
le chêne, en son sein fixé profondé
ésente une barrière au fougueux élém
l n'a plus ces rameaux et ces pompeux
ıi paroient le printemps et bravoient les
tige dans les mers soutient d'autres ass
brise fièrement la colère des eaux.
d'un long mur de joncs l'ondoyante so
ante par leur art, forte par sa foibles
bord qu'il menace attend le flot gro
e sa violence et résiste en cédant.
ce sol conquis et ces plaines fécon
terre étonnée a vus sortir

Mais votre art plus borné peut
Donnez-lui donc l'essor; sach
Vaincre ou mettre à profit le cou
Tantôt à votre sol l'onde livra
Mord en secret ses bords et dé
Tantôt par son penchant le co
Vous livre, en s'éloignant, so
Ailleurs, d'un champ qu'il ronge
Ses flots officieux vous cèdent l
Recevez leurs présens, et, prot
De l'onde usurpatrice arrêtez l
Et gouvernant son cours rebel
Traitez-le comme esclave ou
Souvent même, dit-on, tou
De sa base d'argile est détach



Tandis qu'à l'autre bord ses déplorables maîtres
Ont vu s'enfuir loin d'eux les champs de leurs ancêtres.
Muse, attendris tes sons, et chante la douleur
De la belle Égérie, heureuse en son malheur.
Sous les monts de l'Écosse, en un lac où des îles
Pressent, dit-on, les flots de leurs masses mobiles,
Son père possédoit un modique terrain,
Élevé sur les eaux et flottant sur leur sein:
Telle, comme une fleur jetée au sein de l'onde,
Callimaque nous peint cette île vagabonde,
L'asile de Latone et le berceau des dieux.
Du hasard et des flots travail capricieux,
Celle que je décris, des racines sauvages,
Des mousses, des rameaux enlacés par les âges,
Se forma lentement. Des feuillages flétris
L'enrichissent encor de leurs féconds débris,
Et les caps avancés, à qui l'eau fait la guerre,
De leur lente ruine avoient accru sa terre.
Autour d'elle flottoient des saules, des roseaux.
Là n'étoient point nourris de superbes troupeaux,
La genisse féconde et la brebis bêlante.
Quelques chevreaux épars, famille pétulante,

Sous les lois d'Égérie erroient seuls en ce lieu:
C'étoit peu; mais le pauvre est riche de si peu!
Souvent en l'embrassant son respectable père
Lui disoit: O ma fille, image de ta mère!
Mon cœur se l'est promis: cette île que tu vois,
C'est ta dot; ces chevreaux et ce pré sont à toi.
Maître, au bord opposé, d'un bois, d'une prairie,
Dolon depuis long-temps adoroit Égérie.
Trop heureux si, troublant un bonheur aussi doux,
Son père n'eût déjà fait choix d'un autre époux!
Toutefois de l'amour l'adresse industrieuse
A les dédommager étoit ingénieuse.
Le lac, plus d'une fois, sur ses flots complaisans
Du rivage opposé leur porta les présens,
Les beaux fruits de Dolon, les fleurs de la bergère.
Souvent l'heureux Dolon sur sa barque légère
Visitoit l'île heureuse. On sait que de l'amour
Les îles en tout temps sont le plus cher séjour.
Celle-ci n'étoit point la magique retraite
Que d'Alcine ou d'Armide enfanta la baguette;
Un charme encor plus doux y fixoit ces amans:
Se voir, s'aimer, voilà leurs seuls enchantemens.
Falloit-il se quitter? condamnés à l'absence,

[redacted]

En perdant le plaisir ils gardoient l'espérance.
Enfin le tendre amour, au gré de leur ardeur,
Voulut unir leur sort, comme il unit leur cœur.
Parmi les déités que révèrent ces ondes,
Doris fut la plus belle : en ses grottes profondes
Le lac n'enferma point un plus rare trésor.
Sous les flots azurés brilloient ses tresses d'or :
L'eau s'enorgueillissoit d'une charge aussi belle,
Les flots plus mollement murmuroient autour d'elle :
Les nymphes l'admiroient. Le jeune Palémon
Pour elle de sa trompe adoucissoit le son,
Et jamais chez Thétis nymphe plus ravissante
Ne reçut les baisers de l'onde caressante.
Éole l'adoroit, et son fougueux amour
Vainement l'appeloit dans sa brillante cour;
La nymphe refusoit les farouches hommages
D'un dieu dont les soupirs ressemblent aux orages :
L'amant le plus bruyant n'est pas le plus aimé.
L'amour vole à ce dieu par lui-même enflammé.
Eole ! écoute-moi, lui dit-il. Egérie
Du sensible Dolon dès long-temps est chérie;
Son père la destine aux vœux d'un autre amant :
Seconde mes désirs pour ce couple charmant.

[redacted]

Que l'île d'Égérie, au gré de la tempête,
Vers les champs de Dolon vogue, abo
s'arrête;
Qu'alors tous deux unis ils se donnent leu
Je le jure, à ce prix Doris vivra pour toi.
Mais ne l'entraîne point dans ta cour turb
Permets-lui d'habiter dans sa grotte charm
Écarte de ses bords l'aquilon furieux,
Et que les seuls zéphirs soupirent dans ce
L'amour le veut ainsi! Le dieu parle et s'e
L'espoir d'un prix si doux flatte le cœur
Pour hâter un bonheur de qui dépend le s
Il veut de ces amans former l'heureux lien
Un jour (l'île ce jour ne les vit point ense
Soudain l'air a mugi, l'onde croît, l'île tre
Les flots tumultueux rugissent à l'entour:
Rien n'égale un orage excité par l'amour.
L'île cède, Égérie est en pleurs sur la riv
Elle rappelle en vain son île fugitive,
Hélas! et son amour, injuste un seul mo
Craint, en perdant sa dot, de perdre son
Fille aimable, bannis une crainte importu
L'aveugle amour est cher à l'aveugle fortu

[redacted]

ous deux de ton île ils dirigent le cours.
errain vagabond, après de longs dètours,
approche des lieux où, seul sur le rivage,
on, triste et pensif, entend gronder l'orage.
garde, il s'étonne, il observe long-temps
e île voyageuse et ces arbres flottans,
nd soudain à ses yeux, quelle surprise extrême!
erre, en approchant, montre l'île qu'il aime.
mble : il craint pour elle une vague, un écueil;
suit sur les eaux, il la conduit de l'œil.
long-temps encor flotte au gré de l'orage;
ague enfin la pousse et l'applique au rivage.
n court, Dolon vole : il parcourt ces beaux lieux
léris de son cœur, si connus à ses yeux;
erche le bosquet, il cherche la cabane,
eurs discrets amours fuyoient un œil profane.
flots impétueux auront-ils respecté
fleurs qu'elle arrosoit, l'arbre qu'elle a planté?
vera-t-il encor, sur l'écorce légère
eurs chiffres unis le tendre caractère?
: l'émeut, tout occupe et son ame et ses yeux :
. cœur moins effrayé, d'un œil moins curieux,

Il suit sa course, il vogue
Où la belle Égérie, en ple
Cherchoit encor de l'œil, p
L'île qui fut sa dot, et qui
Il embrasse en pleurant so
Il tombe en suppliant aux
Le destin, leur dit-il, vo
Mais en vous les ôtant il
Ils sont à vous, venez. Il
Au rivage où leur île est j
Le changement d'abord leu
Mais d'Égérie à peine ils
Ah! la voilà, dit-elle. Oui
Le sensible Dolon, ton île
Ton malheur fut cruel,

[redacted]

dit ; la mère pleure et le père consent,
t la belle Égérie accepte en rougissant.
t cependant il veut que cette île si chère
Reprenne sa parure et sa forme première.
Un pont joint à ses bords ce fortuné séjour,
Sacré par le malheur, plus sacré par l'amour ;
Mais son art l'affermit, et l'onde mugissante
Vient briser sur ses bords sa colère impuissante.
Ainsi cette île errante eut un frein dans les flots,
e bonheur un asile, et l'amour sa Délos.

Fin du second chant.

TROISIÈME CHANT.

QUE j'aime le mortel, noble dans ses penchans,
ui cultive à la fois son esprit et ses champs!
ui seul jouit de tout. Dans sa triste ignorance
e vulgaire voit tout avec indifférence:
es desseins du grand Être atteignant la hauteur,
l ne sait point monter de l'ouvrage à l'auteur.
on, ce n'est pas pour lui qu'en ses tableaux si vastes
e grand peintre forma d'harmonieux contrastes.
l ne sait pas comment, dans ses secrets canaux,
e la racine au tronc, du tronc jusqu'aux rameaux,
es rameaux au feuillage accourt la sève errante;
omment naît des cristaux la masse transparente,
'union, les reflets et le jeu des couleurs.
tranger à ses bois, étranger à ses fleurs,
l ne sait point leurs noms, leurs vertus, leur famille
'une grossière main il prend dans la charmille
es fils au rossignol, au printemps ses concerts.
e sage seul, instruit des lois de l'univers,
ait goûter dans les champs une volupté pure:
'est pour l'ami des arts qu'existe la nature.

[redacted]

Vous donc, quand des travaux ou des soi
importans
Du bonheur domestique ont rempli les instans,
Cherchez autour de vous de riches connoissance
Qui, charmant vos loisirs, doublent vos jouissanc
Trois règnes à vos yeux étalent leurs secrets.
Un maître doit toujours connoître ses sujets:
Observez les trésors que la nature assemble.
Venez; marchons, voyons, et jouissons ensemb
Dans ces aspects divers que de variété!
Là tout est élégance, harmonie et beauté.
C'est la molle épaisseur de la fraîche verdure;
C'est de mille ruisseaux le caressant murmure,
Des coteaux arrondis, des bois majestueux
Et des antres rians l'abri voluptueux.
Ici d'affreux débris, des crevasses affreuses,
Des ravages du temps empreintes désastreuses;
Un sable infructueux, aux vents abandonné;
Des rebelles torrens le cours désordonné;
La ronce, la bruyère et la mousse sauvage,
Et d'un sol dévasté l'épouvantable image.
Partout des biens, des maux, des fléaux, des bienfai
Pour en interpréter les causes, les effets,

ous n'aurez point recours à ce double génie,
ont l'un veut le désordre, et l'autre l'harmonie:
ur vous développer ces mystères profonds,
nez, le vrai génie est celui des Buffons.
Autrefois, disent-ils, un terrible déluge,
issant l'onde sans frein et l'homme sans refuge,
pandit, confondit en une vaste mer,
les eaux de la terre et les torrens de l'air;
s'élevoient des monts, étendit des campagnes;
furent des vallons, éleva des montagnes;
ignit deux continens dans les mêmes tombeaux;
globe déchiré dispersa les lambeaux;
nça l'eau sur la terre et la terre dans l'onde,
roula le chaos sur les débris du monde.
là ces grands amas dans la terre enfermés,
s bois, noirs alimens des volcans enflammés,[1]
ces énormes lits, ces couches intestines,
ui d'un monde sur l'autre entassent les ruines.
Ailleurs d'autres dépôts se présentent à vous,
rmés plus lentement par des moyens plus doux.
s fleuves, nous dit-on, dans leurs errantes
courses,
apportant aux mers les tributs de leurs sources,

Entraînèrent des corps l'un à l'autre étrangers,
Quelques-uns plus pesans, les autres plus légers:
Les uns au fond de l'eau tout à coup se plongèrent;
Quelque temps suspendus, les autres surnagèrent.
De là précipités dans l'humide séjour,
Sur ces premiers dépôts s'assirent à leur tour.
Des couches de limon sur eux se répandirent,
Sur ces lits étendus d'autres lits s'étendirent;
Des arbustes sur eux gravèrent leurs rameaux,
Non brisés par des chocs, non dissous par les
eaux,
Mais dans leur forme pure. En vain leurs caractères
Semblent offrir aux yeux des plantes étrangères,[2]
Que des fleuves, des lacs et des mers en courroux
Le roulement affreux apporta parmi nous:
Leurs traits inaltérés, les couches plus profondes
Des lits que de la mer ont arrêtés les ondes;
Souvent deux minces lits, léger travail des eaux,
L'un sur l'autre sculptés par les mêmes rameaux;[3]
Tout d'une cause lente annonce aux yeux l'ouvrage.
Ainsi, sans recourir à tout ce grand ravage,
Le sage ne voit plus que des effets constans,
Le cours de la nature et la marche du temps.

Mais j'apperçois d'ici les débris d'un village:
D'un désastre fameux tout annonce l'image.
Quels malheurs l'ont produit? avançons, consultons
Les lieux et les vieillards de ces tristes cantons.
Dans les concavités de ces roches profondes,
Où des fleuves futurs l'air déposoit les ondes,
L'eau, parmi les rochers se filtrant lentement,
De ces grands réservoirs mina le fondement.
Les voûtes, tout à coup à grand bruit écroulées,
Remplirent ces bassins, et les eaux refoulées,
Se soulevant en masse et brisant leurs remparts,
Avec les bois, les rocs et leurs débris épars,
Des hameaux, des cités traînèrent les ruines.
Leur cours se lit encore au creux de ces ravines,
Et l'hermite du lieu, sur un décombre assis,
Aux voyageurs encore en fait de longs récits. [4]
Ailleurs ces noirs sommets dans le fond des campagnes
Versèrent tout à coup leurs liquides montagnes,
Et le débordement de leurs bruyantes eaux
Forma de nouveaux lacs et des courans nouveaux.
Voyez-vous ce mont chauve et dépouillé de terre,
A qui fait l'aquilon une éternelle guerre?

L'œil s'afflige à l'aspect
Poursuivons, descend
Des terrains variés marq
Voyons comment le sol,
Sur les monts primitifs
Conserve, vierge encor,
S'altère en descendant d
De nuance en nuance et
L'observateur le suit d'u
Tantôt de l'ouragan c'
Terrible, il prend son
poudre
Part, conduisant la nuit
Balaie, en se jouant, et
Refoule dans son lit le

...petueux et non moin
:ux ont leur tempête et l'Etna se
re dans son sein, épouvantable
it de noirs amas de bitume et de
nme l'air et l'onde, et de ses pro
s fruits et ses fleurs vomit des flots
me trop frappant des ardeurs turbu
le volcan de l'ame incessamment br
i, sortant soudain de l'abyme des c
ent de la vie et les fruits et les fle
s tout calcinés, cette terre noirâtr
n grand incendie annonce le thé
loit un volcan : ses feux sont ass
lonne des fleurs et Cérès des épi
le ses côtés son désastre s'efface
ente opposée en ...

lieux
Que l'horrible volcan in
Heurtant avec le soc de
Découvriront ce gouffre,
Contempleront au loin
Des hommes et des art
Cet aspect si nouveau
Ces cirques, ces palais,
Ces gymnases, du sage
D'hommes qui semblen
Simulacres légers, prêt
Tous gardant l'attitude
L'un enlevant son fils,
Cet autre ses écrits, s
Celui-ci dans ses mai
... non moins

Gloire, honneur à Buffon, qui, pour guider nos
sages, [7]
Eleva sept fanaux sur l'océan des âges, [8]
Et, noble historien de l'antique univers,
Nous peignit à grands traits ces changemens divers!
Mais il quitta trop peu sa retraite profonde:
Des bosquets de Monbar Buffon jugeoit le monde;
A des yeux étrangers se confiant en vain,
Il vit peu par lui-même, et, tel qu'un souverain,
De loin et sur la foi d'une vaine peinture
Par ses ambassadeurs courtisa la nature. [9]

O ma chère patrie! ô champs délicieux
Où les fastes du temps frappent partout les yeux!
Oh! s'il eût parcouru cette belle Limagne,
Qu'il eût joui de voir dans la même campagne
Trois âges de volcans que distinguent entr'eux
Leurs courans, leurs foyers, et des siècles nombreux!
La mer couvrit les uns par des couches profondes,
D'autres ont recouvert le vieux séjour des ondes.
L'un d'une côte à l'autre étendit ses torrens;
L'autre en fleuve de feu versa ses flots errans
Dans ces fonds qu'a creusés la longue main des âges.
En voyant du passé ces sublimes images,

[redacted]

Ces grands foyers éteints dans des siècles di
Des mers sur des volcans, des volcans s
mers,
Vers l'antique chaos notre ame est repousse
Et des âges sans fin pèsent sur la pensée.
Mais sans quitter vos monts et vos vallons
Voyez d'un marbre usé le plus mince débri
Quel riche monument! de quelle grande his
Ses révolutions conservent la mémoire!
Composé des dépôts de l'empire animé,
Par la destruction ce marbre fut formé.
Pour créer les débris dont les eaux le pétri
De générations quelles foules périrent!
Combien de temps sur lui l'océan a coulé!
Que de temps dans leur sein les vagues l'ont
En descendant des monts dans ses profonds al
L'océan autrefois le laissa sur leurs cimes;
L'orage dans les mers de nouveau le porta;
De nouveau sur ses bords la mer le rejeta,
Le reprit, le rendit: ainsi, rongé par l'âge
Il endura les vents et les flots et l'orage.
Enfin, de ces grands monts humble contemp
Ce marbre fut un roc, ce roc n'est plus qu'un

[redacted]

Mais, fils du temps, de l'air, de la terre et de l'onde,
L'histoire de ce grain est l'histoire du monde.[10]
Et quelle source encor d'études, de plaisirs,
Va de pensers sans nombre occuper vos loisirs,
Si la mer elle-même et ses vastes domaines
Vous offrent de plus près leurs riches phénomènes!
O mer, terrible mer, quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect!
De quelle impression tu frappas mon enfance!
Mais alors je ne vis que ton espace immense:
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor!
Là le génie humain prit son plus noble essor.
Tous ces nombreux vaisseaux suspendus sur ses ondes
Sont le nœud des états, les courriers des deux mondes.
Comme elle à son aspect vos pensers sont profonds.
Tantôt vous demandez à ces gouffres sans fonds
Les débris disparus des nations guerrières,
Leur or, leurs bataillons et leurs flottes entières:
Tantôt, avec Linnée enfoncé sous les eaux,
Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux,[11]
De la Flore des mers invisible héritage,
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage;

Tantôt avec effroi vous
Ces monstres qui de loin
Souvent avec Buffon vo
Les révolutions de ce b
Ses courans, ses reflux,
Qui de l'axe incliné suiv
Tous ces volcans éteints
Jadis alloient aux cieux
Ceux dont le foyer brûle
Ceux dont la voûte arden
Et qui peut-être un jour
Vomiront des rochers et
Peindrai-je ces vieux caps
Ces golfes qu'à leur tour r
Ces monts ensevelis sous

Échanges éternels de la terre et de l'onde,
Qui semblent lentement se disputer le monde!
Ainsi l'ancre s'attache où paissoient les troupeaux,
Ainsi roulent des chars où voguoient des vaisseaux,
Et le monde, vieilli par la mer qui voyage,
Dans l'abyme des temps s'en va cacher son âge.
Après les vastes mers et leurs mouvans tableaux,
Vous aimerez à voir les fleuves, les ruisseaux;
Non point ceux qu'ont chantés tous ces rimeurs si fades
De qui les vers usés ont vieilli leurs Nayades,
Mais ceux de qui les eaux présentent à vos yeux
Des effets nobles, grands, rares ou curieux.
Tantôt dans son berceau vous recherchez leur source;
Tantôt dans ses replis vous observez leur course,
Comme, d'un bord à l'autre errans en longs détours,
D'angles creux ou saillans chacun marque son cours.
Dirai-je ces ruisseaux, ces sources, ces fontaines,
Qui de nos corps souffrans adoucissent les peines?
Là, de votre canton doux et tristes tableaux,
La joie et la douleur, les plaisirs et les maux,
Vous font chaque printemps leur visite annuelle:
Là, mêlant leur gaîté, leur plainte mutuelle,

La belle vaporeuse et le tri
Lise y vient de son teint ra
Le guerrier, de sa plaie ador
Le gourmand, de sa table e
Au dieu de la santé tous fo
Tous, lassant de leurs maux
Veulent être guéris, mais su
Le matin voit errer l'essaim
Le soir, le jeu, le bal, le fe
Mêlent à mille maux mille p
On croit voir l'élysée au mi

Mais laissant là la foule et
Reprenons notre course auto
Et du palais magique où se
Ensemble remontons aux lieu
Vers ces monts, de vos

[illegible]y conçoit de plus sublimes
Le sage y voit des mœurs les spectac
Des siècles autour d'eux ont passé com
Et l'aigle et l'homme libre en aiment l
Et vous, vous y venez, d'un œil obse
Admirer dans ses plans l'éternel créate
Là le temps a tracé les annales du mon
Vous distinguez ces monts lents ouvrages
Ceux que des feux soudains ont lancés da
Et les monts primitifs nés avec l'univers
Leurs lits si variés, leur couche vertical
urs terrains inclinés, leur forme hori
hasard et du temps travail mystérieu
tôt vous parcourez d'un regard curie
eurs rochers pendans l'informe

..ntôt mâle, âpre et forte, et
Fière, et du vieux chaos garda
Ici, modeste encore au sortir
Glisse en minces filets un tim
Là s'élance en grondant la cas
Là le zéphir caresse, ou l'aqui
Vous y voyez unis des volcans
Et l'écho du tonnerre, et l'éch
Ici de frais vallons, une terre
Là des rocs décharnés, vieux os
A leur pied le printemps, sur leu
Salut, pompeux Jura ! [14] terribl
De neiges, de glaçons entassen
Du temple des frimats colonna
Prismes éblouissans, dont les
Défiant le soleil d...

[redacted]

Non, jamais, au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchans, de ces terribles scènes,
L'imagination ne laisse dans ces lieux
Ou languir la pensée ou reposer les yeux.
Malheureux cependant les mortels téméraires
Qui viennent visiter ces horreurs solitaires,
Si par un bruit prudent de tous ces noirs frimats
Leurs tubes enflammés n'interrogent l'amas !
Souvent un grand effet naît d'une foible cause.
Souvent sur ces hauteurs l'oiseau qui se repose
Détache un grain de neige. A ce léger fardeau
Des grains dont il s'accroît se joint le poids nouveau;
La neige autour de lui rapidement s'amasse;
De moment en moment il augmente sa masse:
L'air en tremble, et soudain, s'écroulant à la fois,
Des hivers entassés l'épouvantable poids
Bondit de roc en roc, roule de cime en cime,
Et de sa chute immense ébranle au loin l'abyme.
Les hameaux sont détruits, et les bois emportés;
On cherche en vain la place où furent les cités, [16]
Et sous le vent lointain de ces Alpes qui tombent,
Avant d'être frappés, les voyageurs succombent.
Ainsi quand des excès, suivis d'excès nouveaux,



Rome !

O France, ô ma patrie ! ô séj

Mes yeux à ces pensers se sont

Vos pas sont-ils lassés de

Eh bien ! redescendez dans ces

Là le long des vallons, au bord

De fertiles vergers, d'aimables

Et des arbres pompeux et des f

Viennent vous étaler leurs race

Quel nouvel intérêt ils donnent

Observez leurs couleurs, leurs forr

Leurs amours, leurs hymens
prodiges ;

Comment, des sauvageons civil

L'art corrige leurs fruits, leur

[redacted]

Et les humbles tribus, le peuple immense d'herbes
Qu'effleure l'ignorant de ses regards superbes,
N'ont-ils pas leurs beautés et leurs bienfaits divers?
Le même Dieu créa la mousse et l'univers.
De leurs secrets pouvoirs connoissez les mystères, [19]
Leurs utiles vertus, leurs poisons salutaires. [20]
Par eux autour de vous rien n'est inhabité,
Et même le désert n'est jamais sans beauté.
Souvent, pour visiter leurs riantes peuplades,
Vous dirigez vers eux vos douces promenades
Soit que vous parcouriez les coteaux de Marli,
Ou le riche Meudon, ou le frais Chantilli.
Et voulez-vous encore embellir le voyage?
Qu'une troupe d'amis avec vous le partage:
La peine est plus légère et le plaisir plus doux.
Le jour vient, et la troupe arrive au rendez-vous.
Ce ne sont point ici de ces guerres barbares,
Où les accens du cor et le bruit des fanfares
Épouvantent de loin les hôtes des forêts.
Paissez, jeunes chevreuils, sous vos ombrages frais;
Oiseaux, ne craignez rien: ces chasses innocentes
Ont pour objet les fleurs, les arbres et les plantes;

Et des prés et des bois, et des champs et des monts
Le porte-feuille avide attend déjà les dons.
On part: l'air du matin, la fraîcheur de l'aurore
Appellent à l'envi les disciples de Flore.
Jussieu marche à leur tête; il parcourt avec eux
Du règne végétal les nourrissons nombreux.
Pour tenter son savoir quelquefois leur malice
De plusieurs végétaux compose un tout factice.
Le sage l'aperçoit, sourit avec bonté,
Et rend à chaque plant son débris emprunté. [21]
Chacun dans sa recherche à l'envi se signale;
Étamine, pistil, et corolle et pétale,
On interroge tout. Parmi ces végétaux
Les uns vous sont connus, d'autres vous sont nouveaux.
Vous voyez les premiers avec reconnoissance,
Vous voyez les seconds des yeux de l'espérance;
L'un est un vieil ami qu'on aime à retrouver,
L'autre est un inconnu que l'on doit éprouver.
Et quel plaisir encor lorsque des objets rares,
Dont le sol, le climat et le ciel sont avares,
Rendus par votre attente encor plus précieux,
Par un heureux hasard se montrent à vos yeux!

quand la pervenche, en nos champs ignorée,
à Rousseau sa fleur si long-temps désirée!
:venche, grand Dieu! la pervenche! Soudain
ouve des yeux; il y porte la main,
sa douce proie : avec moins de tendresse
nt voit, reconnoît, adore sa maîtresse.
s le besoin commande : un champêtre repas,
:animer leur force a suspendu leurs pas;
au bord des ruisseaux, des sources, des cascades.
ıs se rafraîchit dans les eaux des Nayades.
rbres pour lambris, pour tableaux l'horison,
iseaux pour concert, pour table le gazon!
tage, les œufs, l'abricot, la cerise,
·aise des bois, que leurs mains ont conquise, [22]
leurs simples mets; grâce à leurs doux travaux
ıppétit insulte à tout l'art des Méots. [23]
te, on chante Flore et l'antique Cybèle,
·llement jeune, éternellement belle.
discours ne sont pas tous ces riens si vantés,
mode introduits, par la mode emportés;
a grandeur d'un Dieu, mais sa bonté féconde,
ture immortelle et les secrets du monde.

Chacun vient en triom

Aux plantes toutefois le destin n'
Qu'une vie imparfaite, et qu'un ins
Moins étrangers à l'homme et plus p
Les animaux divers sont plus doux
Les uns sont ses sujets, d'autres s
Ceux-ci ses compagnons, et ceux-
Suivez, étudiez ces familles sans n
Ceux que cachent les bois, qu'a
sombre;
Ceux dont l'essaim léger perche s
Les hôtes de vos cours, les hôte
Ceux qui peuplent les monts, qui vi
Ceux que vous combattez, qui vou
Étudiez leurs mœurs, leurs ruses

: d'un lieu préparé l'etroite enceinte assemble
trois règnes rivaux, étonnés d'être ensemble.
e chacun ait ici ses tiroirs, ses cartons;
e, divisés par classe, et rangés par cantons,
offrent de plaisirs une source féconde,
:xtrait de la nature et l'abrégé du monde.
Mais plutôt réprimez de trop vastes projets.
›ntentez-vous d'abord d'étaler les objets
ont le ciel a pour vous peuplé votre domaine,
:r qui votre regard chaque jour se promène:
és dans vos propres champs, ils vous en plairont
mieux.
ntre les minéraux présentez à nos yeux
es terres et les sels, le soufre, le bitume;
a pyrite, cachant le feu qui la consume;
es métaux colorés et les brillans cristaux,
Jobles fils du rocher, aussi purs que ses eaux;
'argile à qui le feu donna l'éclat du verre, [26]
:t les bois que les eaux ont transformés en pierre, [27]
oit qu'un limon durci les recouvre au dehors,
oit que des sucs pierreux aient pénétré leurs corps;
:nfin tous ces objets, combinaisons fécondes
)e la flamme, de l'air, de la terre et de l'onde.

Le lichen parasite, aux chê
Le puissant agaric, qui du
Arrête les ruisseaux, et dor
Du caillou pétillant recueill
Le nénuphar, ami de l'hum
Destructeur des plaisirs et
Et ces rameaux vivans, ces
De deux règnes rivaux race

Dans le monde vivant mé
Le contraste surtout en fer
Un même lieu voit l'aigle e
Les oiseaux du climat, la c
L'ours à la masse informe
Et la lente tortue et le vif
L'animal recouvert de son é

...s, les races vagabo

[équ]ivoque habitant de la terre et des

es oiseaux rameurs[36], et les poisson

'ous-mêmes dans ces lieux vous sere

is le dernier degré de cette grande éc

is, insectes sans nombre, ou volans ou

rampez dans les champs, sucez les arbr

irbillonnez dans l'air, ou jouez sur les

à je place le ver, la nymphe, la chenil

fils, beau parvenu, honteux de sa fam

secte de tout rang et de toutes couleu

bitant de la fange et les hôtes des fle

x qui, se creusant un plus secret asi

meurs d'une feuille ont fait leur dom

rongeur des fruits, et le ver assass

ans animés vivant dans no...

Dont les races sans
Insectes, paroissez,
Venez avec l'éclat d
Vos aigrettes, vos fi
Et ces fourreaux bril
Dont l'écaille défend
Ces prismes, ces mi
Ces yeux qu'avec tan
Les uns semés sur v
D'autres se déployant
Montrez-moi ces fuse
Armes de vos comba
Et les filets prudens d
Qui sondent devant v
Que j'observe de près

Qui confondent des arts le savoir orgueilleux,
Chefs-d'œuvres d'une main en merveilles féconde,
Dont un seul prouve un Dieu, dont un seul vaut un
monde.
Tel est le triple empire à vos ordres soumis;
De nouveaux citoyens sans cesse y sont admis.
Cette ardeur d'acquérir, que chaque jour augmente,
Vous embellira tout; une pierre, une plante,
Un insecte qui vole, une fleur qui sourit,
Tout vous plaît, tout vous charme, et déjà votre
esprit
Voit le rang, le gradin, la tablette fidèle,
Tout prêts à recevoir leur richesse nouvelle;
Et peut-être en secret déjà vous flattez-vous
Du dépit d'un rival et d'un voisin jaloux.
Là les yeux sont charmés, la pensée est active;
L'imagination n'y reste point oisive;
Et, quand par les frimats vous êtes retenus,
Elle part, elle vole aux lieux, aux champs connus;
Elle revoit le bois, le coteau, la prairie,
Où, s'offrant tout à coup à votre rêverie,
Une fleur, un arbuste, un caillou précieux
Vint suspendre vos pas, et vint frapper vos yeux.

La votre œil découvrit u
Ici la mer, couvrant ou
Vous fit don d'un fucus,
Là sortit de la mine un
Ici, nouveau pour vous,
Fut surpris sur ces fleurs,
De son règne incomplet c
Vous marchez : vos trésors
tout.

Cependant arrangez ces tr
Que dans tous vos cartons u
Qu'à vos compartimens avec
La propreté, l'aimable et sin
Qui donne un air d'éclat mê
Surtout des animaux consulte
Conserver...

Et, sournois dans son air, rusé dans son regard,
Qu'un projet d'embuscade occupe le renard.
Que la nature enfin soit partout embellie,
Et même après la mort y ressemble à la vie.[60]
  Laissez aux cabinets des villes et des rois
Ces corps où la nature a violé ses lois,
Ces fœtus monstrueux, ces corps à double tête,
La momie à la mort disputant sa conquête,
Et ces os de géant, et l'avorton hideux
Que l'être et le néant réclamèrent tous deux.[61]
Mais si quelqu'oiseau cher, un chien, ami fidèle,
A distrait vos chagrins, vous a marqué son zèle,
Au lieu de lui donner ces honneurs du cercueil
Qui dégradent la tombe et profanent le deuil,
Faites-en dans ces lieux la simple apothéose :
Que dans votre élysée avec grâce il repose !
C'est là qu'on veut le voir ; c'est là que tu vivrois,
O toi dont Lafontaine eût vanté les attraits,
O ma chère Raton, qui, rare en ton espèce,
Eus la grâce du chat et du chien la tendresse ;
Qui, fière avec douceur et fine avec bonté,
Ignoras l'égoïsme à ta race imputé.
Là je voudrois te voir, telle que je t'ai vue,

De ta molle fourrure élégamment vêtue,
Affectant l'air distrait, jouant l'air endorm
Épier une mouche, ou le rat ennemi,
Si funeste aux auteurs, dont la dent tém
Ronge indifféremment Dubartas [52] ou Vo
Ou telle que tu viens, minaudant avec a
De mon sobre dîner solliciter ta part;
Ou bien, le dos en voûte et la queue on
Offrir ta douce hermine à ma main cares
Ou déranger gaîment par mille bonds di
Et la plume et la main qui t'adressa ces

Fin du troisième chant.

QUATRIÈME CHANT.

Oui, les riches aspects et des champs et de l'onde
D'intéressans tableaux sont la source féconde:
Oui, toujours je revois avec un plaisir pur
Dans l'azur de ces lacs briller ce ciel d'azur,
Ces fleuves s'épancher en nappes transparentes,
Ces gazons serpenter le long des eaux errantes,
Se noircir ces forêts et jaunir les moissons,
En de rians bassins s'enfoncer ces vallons,
Les monts porter les cieux sur leurs têtes hautaines
Et s'étendre à leurs pieds l'immensité des plaines;
Tandis que, colorant tous ces tableaux divers,
Le soleil marche en pompe autour de l'univers.
Heureux qui, contemplant cette scène imposante,
Jouit de ces beautés! plus heureux qui les chante!
Pour lui tout s'embellit; il rassemble à son choix
Les agrémens épars et des champs et des bois,
Et dans ses vers brillans, rivaux de la nature,
Ainsi que des objets, jouit de leur peinture.
Mais loin ces écrivains dont le vers ennuyeux
Nous dit ce que cent fois on a dit encor mieux!

Zéphir n'est-il point las (
De ses jeunes boutons dej
Et l'écho de vos vers ne
Laisser dormir en paix le
Peut-on être si pauvre, (
Oh ! que, plus varié, moi
Horace nous décrit en ve
Ce pâle peuplier, ce pin
Ensemble mariant leurs ra
Et prêtant au buveur l'hos
Tandis qu'un clair ruisseau
Fuit, roule et de son lit al
La nature en ses vers sem
Et vos vers, en naissant, s
Ah ! c'est que, pour les

À peine ils ont goûté la paix de leur séjour,
La fraîcheur d'un beau soir, ou l'aube d'un beau
jour.
Aussi lisez leurs vers ; on connoît à leur style
Dans ces peintres des champs les amis de la ville.
Voyez-les prodiguer, toujours riches de mots,
L'émeraude des prés et le cristal des flots.
L'Aurore, sans briller sur un trône d'opale,
Ne peut point éclairer la rive orientale ;
Le pourpre et le saphir forment ses vêtemens.
Répand-elle des fleurs ? Ce sont des diamans !
Ils vont puiser à Tyr, vont chercher au Potose,
Le teint de la jonquille et celui de la rose.
Ainsi, d'or et d'argent, de perles, de rubis,
De la simple nature ils chargent les habits,
Et, croyant l'embellir, leur main la défigure.
Puisque la poësie est sœur de la peinture,
Ecoutez de Zeuxis ces mots trop peu connus.
Un artiste novice osoit peindre Vénus.
Ce n'étoient point ses traits et ses grâces touchantes,
D'un buste harmonieux les rondeurs élégantes,
Ces contours d'un beau sein, ces bras voluptueux ;
Ce n'étoit point Vénus : son pinceau fastueux



Tu nous peins la richesse, (
Rimeur sans goût, ce mot v(
Je le répète, il faut peindre (
N'imitez pas pourtant ces au(
Qui, des beautés des champs
Préférant dans leurs vers Lin
Prodiguent des objets un dét
Sur le plus vil insecte épuisen
Et la loupe à la main compose
C'est un peintre sans goût, do
En peignant une femme, imite
Ses ongles, ses cheveux, les t
Vous, peignez plus en grand
Avez-vous quelquefois, du son
Embrassé d'un coup d'œil la sç
Les fl...

[redacted]

Voilà votre modèle. Imitez dans vos vers
Ces masses de beautés et ces groupes divers.
Je sais qu'un peintre adroit du fond d'un paysage
De quelque objet saillant peut détacher l'image:
Mais ne choisissez point ces objets au hasard;
Pour la belle nature épuisez tout votre art.
Cependant laissez croire à la foule grossière
Que la belle nature est toujours régulière:
Ces arbres arrondis, droits et majestueux,
Peignez-les, j'y consens. Mais ce tronc tortueux
Qui, bizarre en sa masse, informe en sa parure,
Et jetant au hasard des touffes de verdure,
Etend ses bras pendans sur des rochers déserts,
Dans ses brutes beautés mérite aussi vos vers.
Jusque dans ses horreurs la nature intéresse.
Nature! ô séduisante et sublime déesse!
Que tes traits sont divers! Tu fais naître dans moi
Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.
Tantôt dans nos vallons jeune, fraîche et brillante,
Tu marches, et, des plis de ta robe flottante
Secouant la rosée et versant les couleurs,
Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs.

Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire;
De ton souffle léger s'exhale le zéphire;
Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois,
Sont les accens divers de ta brillante voix.
Tantôt dans les déserts, divinité terrible,
Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
Le front ceint de vieux pins s'entrechoquant dans
l'air,
Des torrens écumeux battent tes flancs; l'éclair
Sort de tes yeux; ta voix est la foudre qui gronde
Et du bruit des volcans épouvante le monde.
Oh! qui pourra saisir dans leur variété
De tes riches aspects la changeante beauté?
Qui peindra d'un ton vrai tes ouvrages sublimes,
Depuis les monts altiers jusqu'aux profonds abymes;
Depuis ces bois pompeux dans les airs égarés,
Jusqu'à la violette, humble amante des prés?
Quelquefois, oubliant nos simples paysages,
Cherchez sous d'autres cieux de plus grandes images:
Passez les mers; volez aux lieux où le soleil
Donne aux quatre saisons un plus riche appareil.
Sous le ciel éclatant de cette ardente zône
Montrez-nous l'Orénoque et l'immense Amazone,

[redacted]

Qui, fiers enfans des monts, nobles rivaux des mers,
Et baignant la moitié de ce vaste univers,
Épuisent, pour former les trésors de leur onde,
Les plus vastes sommets qui dominent le monde;
Baignent d'oiseaux brillans un innombrable essaim;
De masses de verdure enrichissent leur sein;
Tantôt, se déployant avec magnificence,
Voyagent lentement, et marchent en silence;
Tantôt avec fracas précipitent leurs flots,
De leurs mugissemens fatiguent les échos,
Et semblent, à leur poids, à leur bruyant tonnerre,
Plutôt tomber des cieux que rouler sur la terre.
Peignez de ces beaux lieux les oiseaux et les fleurs,
Où le ciel prodigua le luxe des couleurs;
De ces vastes forêts l'immensité profonde,
Noires comme la nuit, vieilles comme le monde;
Ces bois indépendans, ces champs abandonnés;
Ces vergers, du hasard enfans désordonnés;
Ces troupeaux sans pasteurs, ces moissons sans culture;
Enfin cette imposante et sublime nature,
Près de qui l'Apennin n'est qu'un humble coteau,
Nos forêts des buissons, le Danube un ruisseau;

Peignez-nous, dans leur triste e
Des sables africains l'espace soli
Qu'un limpide ruisseau jamais n
Que l'ardeur du climat, la soif d
Embrase vos tableaux et brûle da
Que l'hydre épouvantable à longs
Que, gonflé du poison dont tout sc
L'affreux dragon s'y dresse, et de
Allume les couleurs aux rayons d
Livrez à l'ouragan cette arène m
Que le tygre et l'hyène y porten
Et que du fier lion la rugissante
Proclame le courroux du monar

Tantôt vous nous portez aux
Où l'hiver tient sa cour, où l'aq



Tracez toute l'horreur de ce ciel rigoureux;
Que tout le corps frissonne à ces récits affreux.
Mais ces lieux ont leur pompe et leur beauté
sauvage:
Du palais des frimats présentez-nous l'image;
Ces prismes colorés; ce luxe des hivers,
Qui, se jouant aux yeux en cent reflets divers,
Brise des traits du jour les flèches transparentes;
Se suspend aux rochers en aiguilles brillantes,
Tremble sur les sapins en mobiles cristaux;
D'une écorce de glace entoure les roseaux;
Recouvre les étangs, les lacs, les mers profondes,
Et change en bloc d'azur leurs immobiles ondes.
Éblouissant désert! brillante immensité,
Où, sur son char glissant légèrement porté,
Le rapide Lapon court, vole, et de ses rennes,
Coursiers de ces climats, laisse flotter les rênes.
Ainsi vous parcourez mille sites divers.
Mais bientôt, revenu dans des climats plus chers,
Plus doux dans leur été, plus doux dans leur froidure,
Et d'un ciel sans rigueur molle température,
Vous nous rendez nos prés, nos bois, nos arbrisseaux,
Les nids de nos buissons, le bruit de nos ruisseaux;

Le rossignol encore enchanter

Mais n'allez pas non plus
décrire :

Dans l'art d'intéresser consist

Souvent dans vos tableaux pla

Sur la scène des champs amer

Cet art de l'intérêt est la sour

Oui, l'homme aux yeux de l'h
du monde.

Les lieux les plus rians sans lu

C'est un temple désert qui der

Avec lui mouvement, plaisir,

Tout renaît, tout revit : ainsi

La présence de l'homme est n

C'est lui dans vos tableaux que

[redacted]

Semblent en tressaillant, dans leurs frayeurs extrêmes,
Craindre leurs propres yeux, et rougir d'elles-mêmes ;
Tandis que, les suivant sous le cristal de l'eau,
Un faune du feuillage entr'ouvre le rideau.
Que si l'homme est absent de vos tableaux rustiques,
Quel peuple d'animaux sauvages, domestiques,
Courageux ou craintifs, rebelles ou soumis,
Esclaves patiens ou généreux amis,
Dont le lait vous nourrit, dont vous filez la laine,
D'acteurs intéressans vient occuper la scène !
Ceux qui de Wouvermans exerçoient les pinceaux,
Qui du riant Berghem animoient les tableaux,
Ne vous disent-ils rien ? La lyre du poëte
Ne peut-elle du peintre égaler la palette ?
Ah ! soyez peintre aussi ! venez ; à votre voix
Les hôtes de la plaine et des monts et des bois
S'en vont donner la vie au plus froid paysage.
Là, dès qu'un vent léger fait frémir le feuillage,
Aussi tremblant que lui, le timide chevreuil
Fuit, plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil :
Ici, des prés fleuris paissant l'herbe abondante,
La vache gonfle en paix sa mamelle pendante,
Et son folâtre enfant se joue à son côté.

Indocile, inquiet, le fougueux é
S'échappe, et, libre enfin, bond
Tantôt d'un pied léger à peine e
Tantôt demande aux vents les ol
Tantôt vers la fraîcheur d'un bai
Fier, relevant ses crins que le zé
Vole et frémit d'orgueil, de jeu
Ses pas dans tous vos sens rete

Voulez-voûs d'intérêts un plu
Dans tous ces animaux peignez le
Donnez-leur notre espoir, nos pl
Et par nos passions rapprochez
En vain le grand Buffon, de le
Peu d'accord avec soi dans sa p
Voulut ne voir en eux qu'une



Le chien eut la tendresse et la fidélité;
Le bœuf, la patience et la docilité;
Et, fier de porter l'homme, et sensible à la gloire,
Le coursier partagea l'orgueil de la victoire.
Ainsi chaque animal, rétabli dans ses droits,
Lui dut un caractère et des mœurs et des lois.
Mais que dis-je? Déjà l'auguste poësie
Avoit donné l'exemple à la philosophie.
C'est elle qui toujours, dans ses riches tableaux,
Unit les dieux à l'homme, et l'homme aux animaux.
Voyez-vous dans Homére, aux siècles poëtiques,
Les héros haranguant leurs coursiers héroïques?
Ulisse est de retour, ô spectacle touchant!
Son chien le reconnoît, et meurt en le léchant.
  Et toi, Virgile, et toi, trop éloquent Lucrèce,
Aux mœurs des animaux que votre art intéresse!
Avec le laboureur je dètèle, en pleurant,
Le taureau qui gémit sur son frère expirant.
Les chefs d'un grand troupeau se déclarent la guerre:
Au bruit dont leurs débats font retentir la terre,
Mon œil épouvanté ne voit plus deux taureaux;
Ce sont deux souverains, ce sont deux fiers rivaux,
Armés pour un empire, armés pour une Hélène,

Mugissent de douleur, d'amou
Le vaste Olympe en gronde, (
Attend, intéressée à ces sang
A qui doit demeurer l'empire
Voulez-vous un tableau d'ur
Regardez la genisse, inconsol
Hélas! elle a perdu le fruit d
De la noire forêt parcourant
Ses longs mugissemens en va
A ces cris que les monts, que le
Lui seul ne répond point; l'oml
Roulant sur des cailloux leur
La saussaie encor fraîche et (
L'herbe où tremblent encor l
Rien ne la touche plus: elle

[redacted]

Même aux eaux, même aux fleurs, même aux arbres muets,
La poësie encore, avec art mensongère,
Ne peut-elle prêter une ame imaginaire?
Tout semble concourir à cette illusion.
Voyez l'eau caressante embrasser le gazon,
Ces arbres s'enlacer, ces vignes tortueuses
Embrasser les ormeaux de leurs mains amoureuses,
Et, refusant les sucs d'un terrain ennemi,
Ces racines courir vers un sol plus ami.
Ce mouvement des eaux et cet instinct des plantes
Suffit pour enhardir vos fictions brillantes;
Donnez-leur donc l'essor. Que le jeune bouton
Espère le zéphire, et craigne l'aquilon:
A ce lys altéré versez l'eau qu'il implore:
Formez dans ses beaux ans l'arbre docile encore:
Que ce tronc, enrichi de rameaux adoptés,
Admire son ombrage et ses fruits empruntés;
Et, si le jeune cep prodigue son feuillage,
Demandez grâce au fer en faveur de son âge.
Alors, dans ces objets croyant voir mes égaux,
La douce sympathie à leurs biens, à leurs maux,
Trouve mon cœur sensible, et votre heureuse adresse

Mais si vous ajoutez : « là de
« Coulèrent les momens ; là j
« Mes yeux à la lumière, et m
Alors vous réveillez un souve
Alors mon cœur revole au mom
J'ai revu les beaux lieux qui
O champs de la Limagne ! ô
Hélas ! j'y revolois après ving
A peine le Mont-d'or, levant
Dans un lointain obscur appa
Tout mon cœur tressaillit ; et
Et les riches coteaux et la pl
Mes yeux ne voyoient rien ; n
Des rapides coursiers accusan
Appeloit, imploroit ce lieu ch
Je le vis ; je sentis une joie i

[redacted]

C'est ici que Zéphir de sa jalouse haleine
Effaçoit mes palais dessinés sur l'arène :
C'est là que le caillou lancé dans le ruisseau,
Glissoit, sautoit, glissoit, et sautoit de nouveau.
Un rien m'intéressoit. Mais avec quelle ivresse
J'embrassois, je baignois de larmes de tendresse,
Le vieillard qui, jadis, guida mes pas tremblans,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance !
Souvent je m'écriois : témoins de ma naissance,
Témoins de mes beaux jours, de mes premiers désirs,
Beaux lieux ! qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs ?

Mais loin de mon sujet ce doux sujet m'entraîne.
Vous donc, peintres des champs, animez chaque scène !
Présentez-nous, au lieu d'un site inanimé,
Les lieux que l'on aima, ceux où l'on fut aimé.
D'autres fois, du contraste essayant la puissance,
Des asiles du vice à ceux de l'innocence
Opposez les tableaux terribles ou touchans,
Et des maux de la ville embellissez les champs.

Du haut de ces coteaux d'où Paris nous découvre



Les écrits immortels où
Amusent noblement la
Mais bientôt, oubliant
Là règnent, direz-vous
Les maux de la misère e
Là, sans cesse attirés de
Fermentent à la fois tous
Là, sombre et dédaignan
Le dégoût mène au vice, e
Là le noir suicide, égara
Aigùise le poignard et ve
Là règne des Laïs la coh
Honte du célibat, fléau d
Là dans des murs infects
La charité cruelle entasse

... que d'obscures

mbien coule de sang, combien coulent

nature en frémit. Mais bientôt vos

us rendent les ruisseaux, les gazons, les

contraste puissant les embellit pour

mbrage, les ruisseaux, les zéphirs sont p

le cœur, que flétrit ce séjour d'impost

vient s'épanouir au sein de la nature.

nsi, lorsque Rousseau, dans ses bosquets

bout de son allée apercevoit Paris,

De vices, de vertus effroyable mélange!

aris, ville de bruit, de fumée et de fa

rop heureux, disoit-il, qui peut, loin de

ir tes brouillards infects, et tes vices in

udain, revenant dans ses routes chér

menoit en paix ses douces ...

Boire l'heureux oubli

Ignorer les humains et

Vous, cependant, sen

Mêlez le fort au doux

Quels qu'ils soient, aux

Ainsi que par les mots

Peignez en vers légers

Qu'un doux ruisseau m

encore.

Entend-on d'un torrent

Le vers tumultueux en r

Que d'un pas lent et lour

Chaque syllabe pèse, et

Mais si le daim léger bo

Le vers vole et le suit, au



Mais lorsque vous dictez des préceptes rustiques,
C'est là qu'il faut ouvrir vos trésors poëtiques:
Un précepte est aride? il le faut embellir;
Ennuyeux? l'égayer; vulgaire? l'ennoblir.
Quelquefois, des leçons interrompant la chaîne,
Suspendez votre course; et, reprenant haleine,
Au lecteur fatigué présentez à propos
D'un épisode heureux l'agréable repos.
Homère, en décrivant les soins du labourage,
Offre de ce précepte une charmante image.
Chaque fois que du bœuf pressé de l'aiguillon
Le conducteur, lassé, touche au bout du sillon,
Chaque fois d'un vin pur abreuvé par son maître,
Il retourne gaîment à son labour champêtre.
Ainsi, par la douceur de vos digressions,
Faites boire l'oubli des austères leçons;
Puis, suivez votre course un instant suspendue,
Et de votre sujet parcourez l'étendue.
Mais pourquoi ces conseils tracés si longuement?
Ah! pour toute leçon j'aurois dû seulement
Dire, lisez Virgile; avec quelle harmonie
Aux rustiques travaux il instruit l'Ausonie!
De la scène des champs s'il m'offre le tableau,

...lemen
S'il me peint les ber
concerts,
L'âge d'or tout entier re
Lisez Virgile : heureux qu
Malheureux qui le lit san
Lorsque sa voix si douce
S'écrie : Heureux vieillard,
Combien il m'intéresse à
Ce verger qu'il planta, ce
J'y crois être avec lui ; le
Et l'amoureux ramier roucou
Sur la saussaie en fleur l'ab
Les airs qu'au haut des monts
Ces bois, ces frais ruisseaux !
jamais
De...



D'émousser leurs glaçons sous ses pieds délicats.
Dieu du chant pastoral! O Virgile! ô mon maître!
Quand je voulus chanter la nature champêtre,
Je l'observai; j'errois avec des yeux ravis
Dans les bois, dans les prés: je te lus et je vis
Que la nature et toi n'étoient qu'un. Ah! pardonne
Si, fier de ramasser des fleurs de ta couronne,
J'essayai d'imiter tes tableaux ravissans!
Que ne puis-je les rendre ainsi que je les sens!
Mais ils ont animé mes premières esquisses,
Et s'ils n'ont fait ma gloire, ils ont fait mes délices.

Ainsi seul, à l'abri de mes rochers déserts,
Tandis que la discorde ébranloit l'univers,
Heureux je célébrois, d'une voix libre et pure,
L'humanité, les champs, les arts et la nature.
Veuillent les dieux sourire à mes champêtres sons!
Et moi, puissé-je encor, pour prix de mes leçons
Compter quelques printemps, et dans les champs que j'aime
Vivre pour mes amis, mes livres et moi-même!

Fin du quatrième et dernier Chant.

